This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKT

MÉMOIRES
DE
SIR GEORGE WOLLAP;

Ses Voyages dans différentes parties du Monde; aventures extraordinaires qui lui arrivent; découverte de plusieurs Contrées inconnues; description des mœurs & des coutumes des Habitans.

PAR M. L. C. D.

TOME SIXIÈME.

Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Pierre Duplessis

À LONDRES,

Chez THOMAS HOOKHAM, Libraire;
N°. 147, New-Bond-Street.

Et se trouve à PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1788.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
211227
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1900.

CHAPITRE LXXXIX.

Départ de la Flûte le Commercial & de la frégate l'Of Wales, pour les Isles des Rochers & du Fer, chargées d'une mission particulière. Mouvemens à Sarcosa punition de quelques séditieux.

1782.

LE Prince Royal, amoureux de sa femme, comme on l'est lorsqu'on se marie à quinze ans, se livroit avec trop peu de ménagemens à sa passion; un voyage devenoit nécessaire à sa santé. L'absence & l'éloignement en offrant des sujets de distraction à son esprit, laissoient reposer ses sens. Ses deux frères cadets, les Princes *Émond* & *Édrnest*, entrant dans leur treizième année, l'accompagnèrent dans la visite que je lui fis faire de toutes les parties de l'Isle.

Je donnai des ordres au veldt Maréchal Comte de Jarvis, & au Docteur *Morris*, Archevêque de *Charles-Hire*, chargés de les conduire, de les faire séjourner dans chaque ville, afin de prolonger le tems qu'ils devoient rester absens de la Capitale. Le Duc de *Sarcosa*, qui avoit un goût déterminé pour la Marine, partit avec le Duc d'*Aprilis* sur la *Précieuse*, pour faire le tour de l'Isle par mer, & se rendre ensuite à *Pullosin* dont ils parcoureroient l'intérieur, après que le Capitaine de la frégate auroit relevé toutes les côtes, & fixé les bas fonds sur la carte, de même que les baies les plus propres au mouillage.

La *Flûte* le *Commercial*, ayant fini d'être équipée au mois de Juin, le Capitaine *Hugs* Corsel, excellent marin qui avoit été second Lieutenant du *Reynolds*, fut chargé d'aller à l'Isle des *Rochers*, sous l'escorte de la frégate *l'Of-Wales* de vingt-six canons,

Après avoir donné aux solitaires des nouvelles de leurs enfans, & leur avoir remis les nouveaux secours que je leur envoyois, il devoit faire voile pour l'Isle de *Fer*, où les présens que j'adressois à M. *Charles* Corbson mon résident auprès de la Reine, pour être distribués aux grands de sa Cour, me garantissoient le prompt chargement des deux vaisseaux.

Le Commandant de *l'Of Wales*, M. *Andrews* Billington, frère du *Conservator* de la préfecture de Cunnigam, avoit la mission de faire le tour de cette Isle, pendant le séjour du *Commercial*, pour s'assurer de sa plus grande étendûe & reconnoître dans l'éloignement du chef-lieu, le rapport que les villes qui en étoient distantes, avoient avec la Capitale. Cette Isle étoit-elle également policée dans toutes ses parties? Obéissoit-elle au même Souverain? Où étoient situées ses mines de fer? Des éclaircissemens sur

tous ces points, joints à ceux que la connoiſſance de la langue pouvoient me faire obtenir de M. Corbſon, devoient fixer mon opinion ſur la force & le moral d'un nation avec laquelle j'étois à même de former des liaiſons plus particulières.

J'avois fait revenir de la Nouvelle-Écoſſe, le matelot Anglois & les deux Calédoniens, qui, après un an de ſéjour parmi nous, ne prenoient aucun goût pour les métiers qu'on avoit voulu leur montrer. *River* Allen, élevé à vivre ſur mer, en préféroit le ſéjour dangereux à la tranquillité dont il auroit pu jouir ſur terre. Devenu inſéparable de ſes deux compagnons, ils furent placés avec lui ſur la *Peggi*. Ce *Cutter*, toujours en activité depuis la perte du *Royal George*, devenoit un très-bon noviciat pour les marins qui étoient enſuite employés ſur les vaiſſeaux.

Les Eſpagnols de la *Corvette* naufra-

gée qui étoient reftés à *Charles-Hire*, avoient tous pris le parti de fe marier, à l'exception de *Dom Louis* Marquis de Pédrito, qui avoit été nommé Capitaine du *Vultur*. Je chargeai fon frère de lui faire favoir, qu'il exiftoit une loi de la feconde année de mon regne, qui portoit qu'un célibataire (*a*) ne pourroit dans mon Royaume, ni occuper une charge, ni obtenir un commandement. Je ne forçois perfonne à prendre deux femmes; mais il falloit en avoir au moins une, pour exercer un emploi quelconque, & parvenir aux grades militaires. Le Marquis prit le fage parti, d'après cette explication, de

(*a*) Si une pareille Ordonnance étoit publiée à Paris, on n'y verroit pas ce grand nombre d'égoïftes, qui ne vivant que pour eux feuls, vieilliffent malgré les fouhaits de leurs neveux, qui lorgnent de loin la fucceffion de l'inutile & vieux garçon. *Note de l'Editeur.*

demander en mariage *Miſs Albertine* Parkinſon, fille aînée du *Conſervator*, qu'il épouſa dans le même mois.

Dom François, pour faire ſa Cour à la Marquiſe ſa belle-ſœur, & mettre du ſien dans la Fête que donna le premier Magiſtrat de la Capitale, à la célébration des noces de ſa fille, adapta fort maladroitement quelques airs, que tout le monde ſavoit par cœur, ſur une Pièce Eſpagnole qu'il traduiſit de mémoire. Il crut avoir fait des merveilles, il s'applaudiſſoit d'avance; & malheureuſement pour ſon amour-propre il fut ſeul dans cette diſpoſition; car l'ouvrage fut trouvé déteſtable, & ne fut achevé que parce que le public contenu par ma préſence, ne laiſſa exhaler qu'une partie de ſon mécontentement.

Dom François, furieux, crioit à l'injuſtice, (*b*) il ſe plaignoit amèrement

(*b*) Je l'ai déjà dit, & je le répete encore : plus nous allons en avant, plus le

de ce qu'une cabale jalouse, avoit nui au succès que sa Pièce méritoit. Il sollicitoit depuis long-tems l'administra-

---

public de Paris met aux premières représentations, d'injustice & de prévention dans ses jugemens. Une sévérité outrée, n'est que décourageante. Les ouvrages nouveaux sont médiocres, s'écrie-t-on; d'accord, mais ou n'y allons pas, ou écoutons-les jusqu'au bout; donnons au moins cette foible consolation au malheureux qui a travaillé pendant six mois pour nous procurer deux heures de plaisir. Chaque particulier qui tend le bras au guichet pour prendre un billet, a déjà sur ses lèvres, le rire sardonique dont il va égayer la Pièce. L'Auteur a presque toujours la fièvre quand le rideau se lève; le frisson augmente au premier acte, un redoublement agite ses artères au second, & rarement la fin du troisième le laisse sans un délire digne de pitié.

Il y a quelques jours qu'au moment d'entrer à la Comedie Françoise, je rencontrai près de la porte l'Auteur de la Pièce qu'on alloit jouer. J'attribuai au froid le saisissement

tion de l'Opéra, pour y déployer ses talens dans plus d'un genre; il craignit que cette chûte ne fût un obstacle

---

où je le vis. —— Entrez, lui dis-je, vous allez vous enrhumer. —— Ah! —— Quoi, vous avez de l'inquiétude? Elle est naturelle, il faut cependant savoir prendre son parti. —— Ah! Ah! —— Il est inutile de soupirer, allons, courage. —— Ah! Ah! Ah! —— Mais, écoutez donc, vous me donnez envie de rire, soyez donc moins timide. —— Vous connoissez le public, & vous voulez que je n'aie pas peur. —— Il n'est pas toujours injuste. —— Toujours il se plaît à dénigrer un pauvre Auteur. J'ai eu de la confiance jusqu'à ce moment, je n'en ai plus, une terreur panique s'est emparée de mes esprits; je crois entendre déjà les huées & les sifflets; je n'ai pas la force de rester. Il partit, & sa Pièce ne tomba pas.

Je regarde comme incalculable la somme qui devroit payer ou un très-bel ouvrage Dramatique, ou une très-belle statue, ou un très-beau tableau; ne travaillons pas à décourager les artistes. Je compare la valeur

à ses nouvelles prétentions ; il avoit tort. Mon refus n'avoit pour cause que son penchant trop souvent déclaré pour les femmes du Spectacle ; c'eût été mettre le loup au milieu de la bergerie.

Le Prince *Cholula*, dont la santé ne s'étoit jamais parfaitement rétablie depuis l'accident qui avoit pensé le faire périr, vint à *Aprilis*, sous le prétexte de me rendre une visite, mais dans le fait pour me prévenir, qu'un fils vrai ou supposé de l'ancien Cacique, s'étoit montré dans différentes parties de l'Isle à la tête de quelques séditieux. On avoit fait plusieurs tentatives pour corrompre deux ou trois de ses gens ; il craignoit qu'à la longue, on ne parvînt à y réussir, & ne se

---

d'un chef-d'œuvre, qui ne laisse rien à desirer dans un de ces trois genres, à celle d'un diamant qui par sa grosseur & par sa belle eau seroit sans prix. *Note de l'Editeur.*

croyant pas en sûreté dans sa Capitale, il se rendoit auprès de moi, en attendant qu'on eût dissipé la faction naissante qui lui causoit de l'inquiétude.

Je m'apperçus que le moral chez lui, avoit éprouvé le même affoiblissement que le physique. Pour le tranquilliser, je fis partir pour *Sarcosa*, le premier bataillon du régiment de Roster & sept compagnies de piqueurs, sous les ordres du Général *William* Springle. Le Colonel *Robert* Corbson devoit joindre douze cens hommes, aux quinze cens que je faisois passer dans cette Isle, & de leur totalité, former différentes divisions qui visiteroient chaque quartier, en arrêtant toutes les personnes qui leur paroîtroient suspectes, & notamment l'imposteur qui essayoit de surprendre la crédulité publique, en s'annonçant comme fils ou parent de *Pranimola*.

Un piquet de deux cens hommes, dont la moitié étoit composé de pi-

queurs, fut le seul qui rencontra de la résistance. A sept milles de *Linglitgow*, auprès d'un mauvais village, cent soixante fainéans furent surpris attroupés pour quelque dessein que la présence du détachement dérangea. Celui qui paroissoit le Chef, interrogé par l'Officier qui commandoit, répondit avec tant d'insolence aux premières questions qu'on lui fit, qu'il fut arrêté avec trois ou quatre de ses camarades qui paroissoient vouloir prendre fait & cause pour lui. La nuit approchoit, l'Officier qui ne se trouvoit pas en force, prit le parti d'occuper le village, & de faire garder à vûe ses cinq prisonniers. Heureusement il eut la précaution d'expédier un exprès au Général qui étoit à *Linglitgow* pour avoir du renfort.

Quatre heures après le coucher du soleil, huit à neuf cens Sarcosiens joints à ceux dont on retenoit les Chefs, vinrent les réclamer en faisant des

menaces. On tira à poudre sur les plus mutins, pour les effrayer & les forcer à se retirer; mais au contraire, redoublant d'arrogance, ils protestèrent qu'ils alloient mettre le feu aux maisons, si on tardoit plus long-tems à les satisfaire.

Dans le moment même, le Capitaine *Patrik* Hogg arrivoit de *Linglitgow*, à la tête de quatre cens fusiliers du régiment de *Roster*, pour joindre la troupe cantonnée dans le village. Ce secours venoit d'autant plus à propos, que les mutins s'enhardissant par le silence de l'Officier qui n'osoit rien prendre sur lui, n'eussent pas manqué d'effectuer leurs menaces. Surpris de se voir enveloppés, leur audace baissa: le Capitaine Hogg en fit saisir une vingtaine qui furent amenés dans le village, & dissipa le reste sans coup férir.

Vingt-cinq prisonniers furent, le lendemain, conduits à la ville, où le

Conservator les interrogea. Il y en eut six qui furent jugés coupables, & condamnés à recevoir cent cinquante coups de verges; un d'entr'eux eut de plus la moitié de l'oreille gauche coupée; les autres furent renvoyés absous, après avoir assisté à la punition de leurs Chefs. En arrêtant le mal à sa naissance, on empêcha qu'il n'eût des suites, & la tranquillité fut rétablie dans cette Isle au moins pour quelque tems.

Le Colonel *Robert* Corbson eut soin de faire faire de tems en tems des patrouilles qui parcouroient tous les quartiers : il punissoit sur le lieu même ceux qui, malgré ses ordres, formoient des attroupemens. Il maintint par sa sévérité l'esprit inquiet des Sarcosiens, dont le caractère étoit tel, que ceux qui menoient la vie vagabonde pour laquelle ils avoient tant de penchant, se moquoient de leurs compatriotes qui cultivoient la terre ou qui s'adon-

noient à l'apprentiſſage de quelque métier. Quand par la fouille des mines, ils s'étoient procurés de quoi vivre quelques jours, ils ne faiſoient plus dès-lors qu'aller à la chaſſe ou à la pêche : n'avoient ils plus d'or à donner pour avoir de la nourriture, ils couroient s'enterrer dans les excavations, d'où ils reſſortoient avec quelques moyens de continuer la même manière de vivre.

C'étoit dans le voiſinage de *Cachimi* que je comptois faire la plantation de l'arbre dont les feuilles nourriſſoient les vers à ſoie à l'Iſle de Fer. Juſqu'à préſent, il n'y avoit que de l'eſpérance à concevoir, mais elle étoit conſolante. Les plants ayant très-bien pris, nous aſſuroient une naturaliſation qui alloit exercer l'induſtrie, & achever de policer l'Iſle de *Sarcoſa*, dont l'inſouciance & l'indocilité des habitans ſembloient croître de jour en jour.

Un grand changement dans leurs

mœurs & leurs habitudes, ne pouvoit ſe faire tout d'un coup ; c'étoit l'ouvrage du tems & de la patience ; avec l'un & l'autre, je ne déſeſpérois pas de les ramener à d'autres principes. Quelques ouvriers de différentes profeſſions, ayant été envoyés d'*Aprilis* pour joindre ceux qui y étoient déjà établis, peu-à-peu ils commencèrent à moins fuir le travail, & inſenſiblement pluſieurs d'entr'eux prirent du goût pour nos uſages.

CHAPITRE XC.

Sir George découvre par-hasard la passion qui dévoroit le cœur de l'aimable Rasilina; il parvient à la faire rentrer dans elle-même. Grossesse de cette Reine, celle de la Princesse Royale déclarée à Charles-Hire.

1782.

UN jour que j'avois combattu les nouvelles instances de *George* pour retourner à *Pullosin*, me promenant seul sur le soir, dans une des allées couvertes du fond de mon jardin, je m'étois assis sur un banc de gazon pour méditer en silence sur ce qui pouvoit encore occasionner un desir si extraordinaire dans mon fils, pour s'éloigner de la Capitale. La nuit me surprit dans mes réflexions. J'allois me lever pour retourner au Palais,

lorſque j'entendis deux perſonnes parler bas à quelque diſtance de la place que j'occupois. Je m'approchai doucement d'un cabinet de jaſmin, d'où je jugeai que la converſation ſe tenoit; mon nom répété deux fois de ſuite, me fit redoubler d'attention pour être inſtruit de la part que j'avois à cet entretien ſecret.

Je diſtinguai bientôt la voix de *George* qui répondoit à une femme: —— Que vous dirai-je enfin, cela eſt impoſſible: imitez-moi, faites-vous une raiſon. —— En vain j'y ai travaillé, cet effort eſt au-deſſus de moi. —— Vous l'aimiez tant autrefois? —— Je l'aime encore; mais vous, vous, mon cher *George* ..... —— Je vous ai donné l'exemple d'une réſolution qui a penſé me coûter la vie. La tendreſſe de mon père, eh, quel père! m'a rendu à moi-même: je ſais par ce que j'ai ſouffert, quels doivent être vos tourmens; hélas, quelle amertume ré-

pandrions-nous sur ses jours, s'il savoit les coupables sentimens qui furent sur le point d'embrâser nos ames.—— Je me le suis dit mille fois, mon cher *Roster*, sans que cette considération puisse affoiblir l'amour involontaire qui me tyrannise. Malgré moi, je vous aime, c'est vous, vous seul qui règnez dans mon cœur.——Ne me tenez pas un si cruel langage: la raison, le devoir, la nature même, ne vous prescrivent-ils pas d'abjurer une passion criminelle?——Que dites-vous, barbare, abjurer ma passion? Sans vous, sans vos prières, sans ce même amour, elle auroit éclaté. Je me fais violence pour la contraindre, mais je n'y renonce pas: ne m'ôtez pas l'espoir qui me console.——O ciel! que je suis malheureux, vous m'aviez promis.—— Non, *George*, je ne vous ai rien promis.——Quoi, belle *Rasilina*, ne m'avez-vous pas dit que vous étoufferiez une ardeur que tout vous engage à

surmonter ? —— Je vous ai juré, je le jure encore de vous aimer jusqu'au tombeau. Il est vrai que j'ai ajouté, pour vous tranquilliser seulement, que je travaillerois à cacher, à éteindre, s'il est possible, le feu qui me dévore, je n'ai pu y réussir. —— Alors, Madame, demain j'irai me jeter aux pieds de mon père, il verra mes larmes..... —— Perfide ! vous oseriez lui avouer.... —— Non, je lui tairai la cause de mon départ, & je ne quitterai point ses genoux, qu'il ne m'ait accordé la permission de retourner en Écosse. —— O mon cher *Roster*, ne faites pas une démarche qui m'assassineroit. —— Il dépend de vous seule de m'en empêcher. —— Comment ? Que faut-il faire, parlez ? —— Ne m'ouvrir jamais la bouche sur ce que je ne dois point entendre, je veux perdre jusqu'au souvenir d'un amour que je condamne, & auquel vous devez renoncer pour toujours. —— Je n'en ai pas la force.

—— Ayez en la volonté, ou bien vous me contraignez de repartir pour *Falkerk.* —— O le plus cruel comme le plus aimable des hommes! pourquoi vous ai-je vu, pourquoi vous même... —— Ne me faites aucun reproche; j'ai frémi, quand je me suis apperçu des progrès d'un sentiment que j'ai bientôt repoussé avec horreur. Je vous ai déclaré alors que je mourois plutôt que de nourrir une flamme qui m'avoit fait honte à moi-même. Je me suis marié pour vous ôter tout espoir; j'ai été languir à *Pullosin* pour mieux combattre une passion naissante: deux fois je me suis vu prét à succomber à mes efforts pour la vaincre; mais si pour me dérober au dangereux plaisir de vous voir, j'eus le courage de m'arracher des bras de mon père, & de me condamner au plus cruel exil, c'est que je voulois conserver ma propre estime, & n'avoir plus à rougir à vos yeux. A mon retour, rappelez-

vous-en, je vous annonçai ma victoire; vous me répondîtes que vous me félicitiez de l'avoir remportée. Vous étiez enceinte, vos jours furent en péril; mon père ne vouloit plus vivre, il eût expiré après vous.——Hélas! son inquiétude, sa douleur, sa tendresse; les nouvelles preuves de son attachement, me rendirent alors une partie de ma raison; je crus avoir triomphé de la foiblesse de mon cœur; je m'abusois; ce cœur brûle à présent pour vous; je suis la plus malheureuse des femmes!—Peut-être qu'une seconde grossesse produiroit une guérison entière. Puisque la première a pu affoiblir votre tourment, celle-ci pourroit achever d'effacer de votre ame ce qui trouble votre repos. Loin de fuir mon père, allez au devant de ses desirs. —— Combien il mépriseroit la sensible *Rasilina*, s'il venoit à découvrir comme elle est peu digne de son attachement.——Il vous plaindroit,

je vous plains moi-même. Promettez moi de suivre mon conseil. —— Je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour me conformer à votre volonté. —— Demain j'irai sollic.ter l'agrément du Roi, pour aller passer quelques mois à *Roster*. Aussitôt que j'apprendrai que vous êtes enceinte, je reviendrai vous offrir les conseils que mon amitié pour vous me dictera: j'espère que le ciel me fera la grace de vous trouver plus raisonnable. —— Cela vous est bien facile à dire; il faut aimer comme j'aime, pour juger combien seront pénibles les efforts que j'aurai à faire. Que de combats douloureux à soutenir! que de larmes à verser! sans parvenir, peut-être, à vaincre cet amour qui vous irrite, que mon hymen condamne, que ma raison désapprouve en secret, & qui a jeté dans mon cœur de si profondes racines. —— Si je puis obtenir de vous d'en former

le desir réel, cela seul me suffira, le tems fera le reste. Adieu, je me retire, ne me suivez pas.

Rasilina resta quelques momens dans la même place, ensuite elle se leva, & suivit languissamment l'allée qui la conduisoit au Palais. Je restai immobile, le cœur déchiré par la douleur. Mille idées plus affreuses les unes que les autres s'élevoient à la fois dans mon ame. Un frémissement involontaire m'ôtoit la faculté de faire un pas; je voulus me lever & je retombai sur mon siège, sans force, sans sentiment, comme anéanti sous le poids du malheur dont la fatale connoissance me portoit le coup le plus sensible.

Le Lecteur, à qui je n'ai point caché quelle étoit mon affection pour cette femme adorée, concevra aisément quel dût être l'excès de mon désespoir. Mon fils étoit le rival qui combattoit dans son cœur l'attachement qu'elle m'avoit voué pour la

vie. Combien la vertu de *George* me le rendoit cher! il avoit vaincu la fatale impression d'une beauté enchanteresse, dont les attraits avoient séduit ses sens; sa raison avoit triomphé; il méritoit plus que jamais toute la tendresse de son père.

Je résolus de taire ce funeste secret: honteux moi-même, je n'osois plus paroître, ni devant ma foible & coupable épouse, ni devant mon généreux fils. Je ne voulus leur rien témoigner, dans la crainte qu'ils ne se doutassent que j'avois pénétré un mystère qui devoit rester couvert du voile le plus épais. Le Duc de *Roster* vint me prier le lendemain de souffrir qu'il fît un voyage à *Pullosin*; je lui représentai que ses femmes alloient bientôt accoucher. —— Je reviendrai avant le terme qu'elles ont encore à attendre. —— Ce départ ne peut donc pas se différer? —— Non, mon père, mais mon absence ne sera pas longue. ——

Adieu, mon fils. — Mon père, qu'avez-vous? — Rien; je suis fâché de la nécessité qui vous force, qui vous fait une loi de me quitter. Vous avez des réserves avec moi, peut-être des secrets.... Quand votre amitié voudra me les découvrir.... — Il fit un soupir & s'éloigna, en témoignant un trouble que je feignis de ne pas appercevoir.

Rasilina, fut pendant deux jours d'une tristesse morne, le troisième elle me proposa d'aller passer quelque tems à Enchanting d'Weling. Je fus un instant embarrassé sur ce que je devois lui répondre; cependant comme je ne pouvois blâmer la cause de sa demande, j'acceptai sa proposition avec assez d'embarras, pour lui faire craindre, que *George* avant son départ n'eût commis quelqu'indiscrétion. La beauté du lieu, l'aspect de la nature riante & fleurie, mes soins, mes attentions,

tout contribua à faire rentrer le calme dans ſon ame agitée.

L'aveu de la paſſion qui la maitriſoit, fut ſur le point de lui échapper, dans un moment où foulant aux pieds l'émail des fleurs, je m'efforçois par les plus douces careſſes, de rappeller dans elle les anciens ſentimens qui avoient fait ma félicité. Son cœur ému ſoupira, un reproche tendre & ſenſible de ſon indifférence acheva de l'attendrir, un ruiſſeau de larmes inonda ſon ſein ; je la conjurai par tout ce que l'amour put mettre de plus preſſant dans ma bouche, de rompre enfin un ſilence qui lui peſoit. Elle tourna ſes regards humides ſur moi, elle paſſa ſes bras d'albâtre autour de mon cou : Eh, bien ! me dit-elle, vous le voulez, ſachez.... Mais, me pardonnerez-vous ? — Eſt-ce *Raſilina*, qui douteroit de mon indulgence ? N'a-t elle pas depuis aſſez long-tems appris à me connoître. — Oui ; auſſi j'abjure.... —

Quoi ? — Je jure de ne plus vivre que pour vous. — Vous aviez donc cessé d'avoir pour moi les sentimens qui vous firent desirer d'unir votre destinée à la mienne ? — Non, mais si vous voulez que rien ne les affoiblisse désormais, ne me faites plus aucune question. Laissez-moi vous donner chaque jour de nouvelles preuves que tout accroîtra l'amour que vous avez su m'inspirer.

De ce moment l'intéressante *Rasilina* parut moins affectée du noir chagrin dont elle avoit refusé de me confier la cause. Son ame commençoit à jouir de cette heureuse tranquillité qui avoit fait le charme des plus doux instans de ma vie. Sa mélancolie disparoissoit insensiblement, comme les sombres nuages qui obscurcissent quelquefois le réveil de l'aurore, se dissipent à mesure que le soleil s'élève sur l'horison. A travers ses longues paupières, on voyoit ses beaux yeux reprendre l'éclat

enchanteur qui les animoit, lorsque pour la première fois sa bouche naïve fit l'aveu de la passion dont elle me fit partager la voluptueuse ivresse.

Pendant le mois que nous passâmes à Enchanting d'Weling, elle parut avoir totalement oublié la passion fatale qui avoit tyrannisé son cœur, & détruit le charme de son caractère. Ses propres réflexions & les conseils de *George* operèrent cet heureux changement; elle rentra dans elle-même, & jamais depuis, elle ne me donna la moindre occasion de lui faire des reproches à ce sujet.

Six semaines après notre retour à *Charles-Hire*, elle m'annonça qu'elle se croyoit enceinte, j'en ressentis une joie inexprimable. J'écrivis aussi-tôt à *George*, pour lui reprocher son absence, au moment où ses femmes étoient prêtes d'accoucher; je glissai dans ma lettre que la grossesse de *Rasilina* & celle de la Princesse Royale qui venoit d'être

déclarée, alloient sans doute lui donner encore un frère & un neveu, & que je serois enchanté qu'il vînt partager l'allégresse que cette nouvelle faisoit naître dans la Capitale, où tous ses amis l'attendoient.

Il suivit de près ma lettre. *Rasilina* fut présente lorsque je le revis; elle ne témoigna aucune altération; elle fut à son ordinaire d'une gaieté ravissante le reste de la journée, & parut le voir avec assez d'indifférence pour me tranquilliser. Ils étoient faits l'un & l'autre pour inspirer les plus fortes passions. *George*, sans contredit, passoit pour le plus bel homme qui fût à *Charles-Hire*, personne ne pouvoit lui disputer l'élégance de la taille; sa figure étoit parfaite; son caractère doux & aimable, eût captivé le suffrage de ceux même qui, au premier abord, n'auroient pas été prévenus en sa faveur.

Pour *Rasilina*, la manière dont je

l'ai dépeinte, doit faire concevoir qu'il étoit difficile de la regarder, de l'entendre, de vivre avec elle, & de conserver son cœur libre. Tant de perfections animées par son joli petit nez retroussé, la rendoient l'idole de tout ce qui l'approchoit; le seul son de sa voix portoit dans l'ame un attrait séducteur dont l'effet étoit irréfiftible. La chaleur du climat n'avoit point altéré la blancheur éblouissante de sa peau, & comme si la nature s'étoit faite un plaisir de l'embellir, elle joignoit à la plus superbe chevelure blonde, des sourcils noirs qui couronnoient les plus beaux yeux bleus qu'on ait jamais vus.

Il y auroit eu de l'injustice de ma part, de blâmer tout autre homme qui eût involontairement ressenti l'impression naturelle qu'inspiroit cette femme adorable. Je dus apprécier combien avoient été rudes les efforts de mon fils pour déraciner de son cœur cette image enchanteresse, en jugeant

de ceux qu'il m'auroit fallu employer, si j'eusse été condamné à l'aimer sans espérance.

Qu'on ne croie pas, au reste, que je me suis plu à flatter son portrait; je la présente réellement telle qu'elle est & telle que tout le monde la voit; les femmes même qui, rarement se rendent justice entr'elles, n'ont qu'une même opinion à son sujet. Si *Rafilina* eût concouru avec les trois Déesses qui se disputèrent sur le *Mont Ida* le prix de la beauté, elle eût sans doute obtenu la pomme, malgré l'éclat des charmes de Vénus.

CHAPITRE XCI.

Sir George, monté sur le Pullosin pour exercer son escadre, en est séparé par un coup de vent. Détresse où il se trouve, malheurs qui lui arrivent.

1782.

LA nouvelle salle d'Opéra achevée dans le mois d'Août, me fit employer les ouvriers qui avoient travaillé à la construire, à bâtir une Église pour les Catholiques, dont le nombre s'étoit augmenté, depuis que j'avois permis à quelques-uns des Espagnols de la *Santa Cécilia* de se marier à *Aprilis*. Le père *Moreno*, Évêque *in Partibus* de l'Isle des *Rochers*, avoit donné tous ses soins à l'instruction de deux Apriliens qu'il se proposoit de sacrer Prêtres, aussi-tôt que l'édifice ordonné

à sa demande, seroit en état de recevoir les fidèles de sa Communion.

Le six d'Octobre, une escadre composée du *Rick*, du *Pullosin*, du *Brave John*, du *Wakéfield*, du *Vultur* & de la *Mary*, mit à la voile pour faire des évolutions. Une mer calme & un ciel serein, engagèrent l'Amiral à se porter au large, afin de manœuvrer avec plus de facilité. Je m'étois embarqué avec le Ministre de la Marine sur la *Mary*, pour juger mieux de la marche & de la promptitude des mouvemens de chaque vaisseau. Le vent ayant fraîchi, & me trouvant incommodé sur le *Cutter*, je montai à bord du *Pullosin*.

Après avoir tenu la mer pendant trente-six heures, satisfait de la manière dont chaque vaisseau avoit gouverné, je hélai la *Mary*, pour donner ordre à l'Amiral de rentrer dans le port où nous allions le suivre. Le vent qui commençoit à s'élever de la

partie de l'Eſt, combattit ce deſſein le reſte de la journée; pendant la nuit il ſouffla avec tant de violence, que le *Pulloſin* ſe trouva au lever du ſoleil ſéparé du reſte de l'eſcadre.

M. *Luke* Oſbrow, qui étoit après l'Amiral, le meilleur marin de mon Royaume, ne me laiſſa aucune inquiétude ſur les moyens de regagner *Aprilis*, dont le vent conſtamment contraire nous éloignoit. Notre ſeul embarras venoit du peu de proviſions qui ſe trouvèrent ſur le *Pulloſin*, & qui bientôt conſommées par l'équipage, nous expoſoient à ſouffrir toutes les horreurs de la faim. En me retranchant moi-même à la portion de vivres accordée aux matelots, je leur donnai l'exemple d'une réſignation qui leur ôtoit le prétexte de murmurer.

Pendant ſept jours que nous eûmes à lutter contre la tempête, nous faillîmes vingt fois périr. Le huitième nous découvrîmes une Iſle, que le Capitaine

prit d'abord pour celle des Bonnes-Gens, où le *Reynolds* s'étoit arrêté en 1776, & qui nous fit espérer en y relâchant de trouver un adouciſſement à notre déplorable ſituation. Plus nous en approchâmes, moins M. Oſbrow crut la reconnoître ; mais preſſé par la faim, nous nous déterminâmes à mouiller le plus près de la côte qui nous feroit poſſible, & à deſcendre à terre des gens armés, pour nous procurer quelques rafraîchiſſemens. Un canot où nous diſtinguâmes trois Inſulaires occupés à la pêche, nous fit prendre le parti de jeter des filets près du rivage. Cette tentative fut aſſez heureuſe ; mais les ſauvages à notre approche avoient retiré leur canot à terre & s'étoient enfuis.

Jacq Akinſon, Lieutenant du *Pullaſin*, ſuivi de trente matelots armés, s'éloigna de la plage. Il revint ſur le ſoir en conduiſant avec lui douze cochons qu'il avoit enlevé dans une peuplade

dont tous les habitans s'étoient cachés dans le bois, aussi-tôt qu'il avoit paru. Ces animaux, d'une race très-petite, étoient moins gros qu'un chien de chasse ordinaire. Ce secours momentané ne suffisoit pas pour tranquilliser l'appétit de plus de cinq cens personnes qui étoient sur notre vaisseau. Je n'avois avec moi que le Major-Général *Will* Springle, Ministre de la Marine, & douze gardes; le reste de ma suite étoit restée sur le *Cutter*; mais l'équipage du *Pullosin* qui étoit complet, rendoit très-difficultueux les moyens d'approvisionner ce bâtiment de manière à pouvoir remettre en mer.

J'ordonnai au Lieutenant de porter aux Insulaires, tout ce que nous pûmes réunir sur le vaisseau qui parut propre à leur faire plaisir. Le lendemain, à la tête de quarante hommes, il retourna remplir la mission dont je l'avois chargé. Il fit arrêter sa troupe

à la vue de la peuplade, & s'avança avec six matelots sans armes, qui portoient les petits présens qu'il devoit offrir aux Insulaires. Ils ne s'alarmèrent point en le voyant avec aussi peu de monde; ils s'attroupèrent autour de lui, l'examinèrent attentivement, & reçurent ce qu'il leur laissa. Il montra des cochons, & témoigna par des signes, que si on vouloit en conduire vers la mer, il donneroit en retour beaucoup de choses. Les Insulaires le comprirent très-bien; ils lui laissèrent emporter douze paniers remplis de fruits, & dix-huit cochons. Cet animal étant le seul qu'on apperçut parmi les sauvages, on ne pouvoit pas espérer d'eux autre chose pour notre consommation.

Le jour suivant ils vinrent au rivage au nombre de plus de cinq cens; ils apportèrent une quantité considérable de fruits de toute espèce, & environ cent vingt cochons. Ils nous désignè-

rent l'embouchure d'une rivière à cinq milles plus loin, où nous envoyâmes nos chaloupes faire de l'eau dont nous avions un pressant besoin. Les Insulaires, hommes & femmes, vinrent quelques jours ensuite par bande de deux à trois cens, nous fournir avec abondance outre des cochons une espèce d'oiseau de la grosseur du pigeon; mais ressemblant à la pintade par le plumage.

Jusque-là, tout alloit bien. Nous avions donné tout ce dont nous avions pu nous défaire, & les demandes des Insulaires ne discontinuoient point. Nous envoyâmes plusieurs troupes de matelots de dix hommes chasser dans le voisinage, en leur recommandant de ne pas s'écarter dans les terres, de crainte de quelque surprise. Cela ne nous fut que d'une très-petite utilité, tandis que les naturels du pays voyant que nous ne leur offrions plus rien, venoient à la nage à bord du *Pullosin*,

d'abord au nombre de quinze à vingt, & insensiblement il s'y en trouva plus de deux cens. Ils profitoient du tems que les gens de l'équipage s'amusoient à causer & à rire avec leurs femmes, pour dérober à droite & à gauche tout ce qui pouvoit leur tomber sous la main, & ils regagnoient ensuite le rivage pour aller cacher leurs larcins. Il y en eut même qui eurent la hardiesse de venir nous enlever des cochons qu'ils nous avoient vendus. Trois d'entr'eux pris sur le fait, furent châtiés aux yeux de leurs camarades, qui se moquèrent de leur mal-adresse à voler.

Il y avoit douze jours que nous étions dans cette Isle, sans être guères plus avancé qu'au moment où nous y arrivâmes, la consommation journalière ayant enlevé tout ce que nous avions pu obtenir des Insulaires. Pour achever de nous tirer d'embarras, je résolus d'aller moi-même à terre, suivi

de mes douze gardes & de vingt matelots armés, pendant (c) que le Major-Général, avec quarante hommes, prendroit un autre chemin pour me réjoindre au voisinage de la peuplade. Nous comptions, de gré ou de force, enlever tout ce que les Insulaires ne voudroient pas nous accorder pour faire nos provisions.

Nous nous réunîmes après avoir fait quatre milles. On avoit ramassé dans ce village plus de deux mille cochons, dont la vûe nous prouva que c'étoit par mauvaise volonté qu'on refusoit de nous en apporter. Je témoignai si clairement le dessein où j'étois d'en prendre une partie avec moi, que les

(c) C'est peut-être la première fois que deux corps de troupes, l'un de trente & l'autre de quarante hommes, allant en maraude, se trouvent commandés par un Roi en personne & par son premier Ministre. *Note de l'Editeur.*

ſauvages intimidés conſentirent à nous en conduire cent cinquante, ſi nous voulions leur donner nos habits. Vingt-cinq matelots ôtèrent leurs caſaques, qu'ils livrèrent de bonne grace, & notre échange s'effectua à ma grande ſatisfaction. Pluſieurs Inſulaires ſe détachèrent pour les conduire à notre vaiſſeau, avec l'attention d'en laiſſer échapper volontairement quelques-uns en route, qu'ils eurent ſans doute le ſoin de retrouver à leur retour.

Une ſeconde incurſion devoit nous permettre de remettre à la voile, & il fut décidé de nous repréſenter le lendemain dans le même ordre que la veille à cette peuplade, pour en obtenir encore un dernier ſecours. Nous apportâmes une vieille voile de perroquet, deux grands pavillons, une marmite de fer, un ſac de clous qui nous reſtoit, & nous joignîmes à ces préſens, quatre mauvais fuſils & un tourne-broche. C'étoit tout ce qu'il nous avoit été poſſible

de réunir pour terminer nos échanges, comptant auſſi-tôt après nous éloigner pour ne plus certainement revenir viſiter cette côte inculte.

En arrivant à l'habitation des ſauvages, nous les trouvâmes en très-petit nombre; mais ce qui nous affligea, fut la précaution perfide qu'ils avoient pris de tranſporter leurs cochons ailleurs. Nous déployâmes nos préſens; un des pavillons qui étoit rouge, fit effet. Quelques-uns ſe détachèrent, en nous faiſant ſigne de les attendre, & deux heures après ils revinrent ſuivis de pluſieurs autres, en conduiſant avec eux une centaine de cochons qu'ils nous abandonnèrent. J'en demandai le double pour ce que nous donnions; ils nous aſſurèrent par geſtes qu'ils n'en avoient plus ; certain du contraire, je marchai du côté où ils avoient été, avec l'intention de leur offrir, s'il le falloit, le reſte de nos pavillons de ſignaux que j'aurois envoyé chercher.

Je laissai M. Springle à la peuplade, & je pris imprudemment la route qui devoit me conduire où je supposai qu'ils tenoient leurs troupeaux. Je n'eus pas fait un mille que j'entendis tirer derrière moi; jugeant alors que les sauvages avoient quelque démêlé avec les gens du Major-Général, je rebroussai chemin, qui me fut bientôt barré par douze à quinze cens hommes armés d'arcs & de massües, qui firent mine de s'opposer à notre passage. Irrité de cette audace, je donnai ordre de faire feu. La première décharge en tua & blessa quelques-uns des plus proches, & les fit tous reculer; mais revenant aussi-tôt comme animés par la mort de leurs camarades, ils fondirent sur nous comme des furieux. Nous ne pûmes leur tenir tête que pendant quelques instans, les gardes seuls faisoient un feu continuel; les matelots, peu exercés au maniement des armes, les secondant mal, & le nombre des

Inſulaires croiſſant, ma troupe fut culbutée. Suivi de *Dick* Dewſon le ſeul Officier des gardes qui fût à mes côtés, je m'enfonçai dans le bois, où nous fûmes pourſuivis par ſept à huit Inſulaires que nous tuâmes à coups de fuſil, lorſque nous fûmes aſſez éloignés du reſte de leurs camarades, pour eſpérer qu'ils ne ſeroient pas ſecourus.

Les cadavres des ſauvages dont nous venions de nous défaire, en défendant notre vie, pouvant déſigner notre route à leurs compagnons, nous nous éloignâmes du bois avec précipitation, pour gagner le rivage en faiſant un grand détour. L'obſcurité nous ſurprit avant que nous fuſſions arrivés à la côte. Nous nous fîmes un abri avec des branches d'arbres, & nous paſſâmes une nuit d'autant plus cruelle, que l'inquiétude & les mouſtiques nous tinrent éveillés juſqu'au jour. Nous allions continuer notre route, lorſque nous apperçûmes de loin un parti de

sauvages, qui venoient directement de notre côté. Mon garde me conseilla de monter sur un très-gros arbre, où nous resterions perchés, jusqu'à ce qu'ils se fussent éloignés.

Lorsqu'ils passèrent pour ainsi dire sous nous, nous en vîmes une douzaine portant des fusils, ce qui me fit croire que mes matelots avoient péri dans le fatal combat qui m'avoit séparé d'eux. Ma propre conservation m'occupant tout entier dans ce moment, me rendit moins sensible à la perte des miens. Les sauvages, au nombre de soixante, s'arrêtèrent à trente verges de l'arbre où j'étois; ils allumèrent un grand feu autour duquel ils s'assirent, pendant que dix à douze d'entr'eux se détachèrent, ou pour aller à ma poursuite, ou pour tout autre dessein que je ne pénétrai pas.

Mon garde me voyant près de succomber de lassitude & de faim, paroissoit si touché de ma situation, qu'il en

verſoit des larmes. Enfin les ſauvages ſe retirèrent, & nous eûmes la liberté de deſcendre & de nous repoſer, car je n'étois pas en état de faire un pas, ayant reſté huit heures ſur une branche, où j'avois ſouffert le martyre par la gêne de ma poſition.

Une rivière aſſez large me fit concevoir l'eſpérance, en ſuivant ſon cours, d'arriver à la mer dont nous étions plus éloignés que nous ne l'avions préſumé. Les variées ſinuoſités du fleuve prolongèrent encore notre route, & nous fûmes forcés de paſſer la nuit ſur ſes bords. Aux premiers rayons du jour, nous nous remîmes en marche; la laſſitude & le beſoin de cueillir des fruits, ſeule nourriture qu'il fût en notre diſpoſition de prendre, nous firent approcher du rivage ſi lentement, que nous n'y arrivâmes qu'à la nuit cloſe.

Nous nous flattions toujours de découvrir le *Pulloſin*, & de trouver un terme

terme à notre ſituation déſeſpérante. Nos jambes & nos pieds enflés par les piqûres des inſectes, nous permettoient à peine de nous ſoutenir. Une démangeaiſon affreuſe nous tourmenta ſans relâche. La certitude de rejoindre le vaiſſeau nous donnoit ſeule le courage de réſiſter à nos ſouffrances.

Au ſoleil levant, nous fûmes obligés de faire des efforts incroyables pour reſter debout ſur nos jambes; elles étoient dans un état effrayant. J'imaginai qu'en les baignant dans la mer nous en diminuerions la démangeaiſon, &, peut-être, l'enflûre: ce remède opéra tout l'effet que j'en avois attendu. Nous nous préparions à parcourir le rivage pour aller à la découverte; tout à coup je penſai tomber à la renverſe, en appercevant le *Pulloſin* ſous voile à une diſtance qui ne me permettoit pas d'en être apperçu. *Dick* Dewſon s'arrachoit les cheveux; je lui cachai mon déſeſpoir pour ne pas accroître le ſien,

& rappelant tout ce qui me restoit de courage & de force, je lui dis : qu'il falloit se plier à la bonne comme à la mauvaise fortune. Le Capitaine probablement me croit mort ou retenu par les Naturels du pays, il retourne à *Aprilis*, d'où il reviendra bientôt avec des forces qui serviront ou à venger ma perte ou à me délivrer de ma captivité.

Cet espoir, que je n'avois pas moi-même, tranquillisa mon compagnon. Nous retournâmes dans l'endroit où nous avions passé la nuit ; les bords de la mer nous offroient des coquillages, & l'eau de la rivière nous assuroit un moyen de nous désaltérer. Quelle étrange destinée pour un Roi ! un rocher élevé, dans lequel un creux de quinze à seize pieds nous présentoit un solide abri, fut le lieu que nous choisîmes pour notre demeure ; nous allions dans le jour ramasser des fruits & des coquillages. Mon garde

eut, l'adresse de tuer un cochon d'un coup de fusil, & d'en blesser un autre que nous transportâmes vivant dans notre caverne, où nous parvînmes à le guérir, pour le conserver pour notre dernière ressource.

La crainte que le bruit de nos armes n'attirât des sauvages sur nos traces, me fit défendre à mon compagnon de tirer davantage. Il vaut mieux, lui dis-je, avoir peu, que de nous exposer à périr pour nous procurer ce dont nous pouvons absolument nous passer. Malgré cette précaution, nous pensâmes être découverts. Dewson étoit descendu pour chercher du bois; il apperçut trois insulaires qui étoient à la chasse: heureusement il eut la présence d'esprit de se coucher ventre à terre dans des broussailles fort hautes qui le cachèrent; mais un cochon ayant été se réfugier auprès de lui, les sauvages qui le poursuivoient tirèrent deux à trois flèches, dont mon garde pensa être

blessé. Il saisit l'animal par le cou, & le serra si fort qu'il l'étrangla : les chasseurs ne le trouvant point, continuèrent leur route sans le chercher plus long-tems. Mon garde revint avec sa proie aussi-tôt que je lui eus dit qu'il pouvoit se lever.

Le danger qu'il avoit couru servit à le rendre plus prudent, il prit, par mon conseil, des précautions qui le sauvèrent. Nous ménageâmes nos provisions. Industrieux par nécessité, nous fîmes un mauvais hameçon avec la garniture d'un couteau, qui nous servit à plusieurs reprises, à pécher à la ligne d'assez gros poissons que nous faisions griller sur la braîse, & dont nous nous nourrissions, sans y ajouter d'autre apprêt que beaucoup d'appétit.

CHAPITRE XCII.

Sir George après avoir beaucoup souffert, rejoint le Lieutenant Akinson. Une Escadre partie d'Aprilis pour venir le chercher, le ramène dans son Royaume.

1782.

MON garde, occupé à différentes courses, me laissoit quelquefois seul; alors l'idée de ma chère *Rasilina*; le souvenir de ma famille & de mes sujets, remplissoient mon ame d'une tristesse mortelle. M'en voilà donc, m'écriai-je dans mon désespoir, séparé pour jamais! je suis condamné à éprouver toutes les vicissitudes du sort; je perds tout en un jour : femmes, enfans, royaume, il ne me reste plus rien : ma grandeur s'est évanouie, & la plus affreuse misère succède au bon-

heur. Le fruit de toutes mes peines pendant tant d'années ; ce peuple que j'ai, pour ainsi dire, créé, qui me doit, après Dieu, son existence & sa félicité ; je ne jouirai plus de la douce consolation de l'entendre me bénir, & peut-être mes jours vont s'éteindre loin d'eux dans l'amertume & la douleur.

Il y avoit trois semaines que nous vivions dans des transes continuelles, lorsque nous nous déterminâmes à nous approcher du lieu où notre vaisseau avoit mouillé, pour être plus à portée de rejoindre nos compatriotes, s'ils revenoient dans cette Isle maudite, & pour nous assurer si quelques-uns de ceux qui, comme nous, pouvoient avoir pris la fuite après notre déroute, ne seroient pas dans un état pareil au nôtre. Nous avions chacun un fusil, une épée & une paire de pistolets, & le pis qui pût nous arriver, étoit de défendre chèrement notre vie, si nous étions surpris par les sauvages, & qu'ils

voulussent en mal agir avec nous. D'après cette résolution, que l'ennui d'être niché comme des hibous dans le creux d'une caverne, nous fit former à tous deux ; nous marchâmes du côté du Nord en suivant le bord de la mer.

Quand nous eûmes fait six milles, il nous fallut gravir une assez haute montagne. Le jour commençoit à tomber quand nous parvînmes au sommet, & le mugissement des vagues n'interrompant plus, comme sur notre rocher, le silence qui régnoit autour de nous, l'air même étant calme & paisible, soudain nous crûmes, dans l'éloignement, entendre tirer un coup de canon. Également étonnés, nous attribuâmes d'abord au tonnerre le bruit extraordinaire qui avoit frappé nos oreilles, & nous remîmes au lendemain à nous en éclaircir. Quels furent nos transports lorsqu'à notre réveil, la même explosion fut répétée par les échos visins. Tout de suite,

je conjecturai qu'il feroit possible que le bâtiment que nous avions apperçu ne fût pas le *Pullosin*, ou qu'il étoit retourné depuis à sa première station. Nous n'hésitâmes point de continuer notre route, quelque danger qu'il y eût à courir, afin de nous assurer du plus ou moins de fondement qu'il y avoit à faire sur cet espoir incertain.

Nous étions à la cime de la montagne qui se prolongeoit au loin dans la mer, à-peu-près dans la forme d'une langue de terre. Nous n'avions pour en descendre qu'un chemin difficile, la pente étant roide & escapée; mais pour ne pas pénétrer dans les terres où la rencontre des sauvages pouvoit nous être nuisible, je préférai à toute autre, la route presqu'impraticable qui se présentoit devant nous.

Ce cap élevé formoit avec une pointe moins étendue, une anse où nous apperçûmes plusieurs canots de sauvages, & des indices certains de leur

habitude de fréquenter cet endroit. Les débris de leurs repas, les restes des feux qu'ils avoient allumés, nous faisoient desirer de passer rapidement le contour de cette baie ; mais un sable profond qui se rencontra sur nos pas, quand nous eûmes traversé à la nage la rivière qui couloit vers le milieu de la plaine, nous força de nous arrêter accablés de lassitude.

L'espérance ranimant bientôt notre courage, nous continuâmes d'avancer. Des rochers énormes qui s'étendoient au large, & qui paroissoient avoir été détachés du rivage par les efforts des vagues, nous firent prendre un peu sur la gauche, pour joindre un morne d'une moyenne hauteur, où nous n'arrivâmes cependant qu'à cinq heures du soir.

Il faudroit avoir été à ma place, & dans une situation aussi cruelle que la mienne, pour bien juger de ce qui se passa dans moi, lorsque de dessus

cette élévation, je diſtinguai à la diſtance de quatre milles, le pavillon Aprilien ſur le rivage, & beaucoup de monde qui me parut occupé autour. La joie me donna des aîles; un moment auparavant, j'avois peine à me ſoutenir, je redevins fort & vigoureux, je ne marchai point, je courus. Mon garde fit de loin des cris qui furent entendus de mes compatriotes, & ſans qu'ils puſſent encore nous reconnoître, ils vinrent au-devant de nous, & ils firent bientôt éclater les tranſports de la plus vive allégreſſe.

Le Lieutenant *Akinſon* étoit reſté dans cet endroit avec quatre-vingt-dix hommes, après le départ du *Pulloſin*, par la raiſon que je vais expliquer. Au moment où les ſauvages nous inſultèrent, les gens qui étoient avec moi furent renverſés par la bruſque attaque des inſulaires: quelques-uns furent tués; les autres, au nombre de vingt-trois, furent ramenés

dans les terres. Un d'entr'eux s'échappa, & eut le bonheur de rejoindre le Major-Général qui se battoit en retraite, avec l'attention de ne pas abandonner les cent cochons qui nous avoient été délivrés. Le matelot évadé, ayant affirmé au Ministre de la marine que j'étois au nombre des prisonniers, & les sauvages cessant de le harceler, en lui voyant reprendre le chemin de la rade, il regagna le vaisseau en demandant du renfort pour venir me délivrer.

M. Osbrow arma deux cens matelots comme il put; il ne se trouvoit malheureusement plus à bord que cent fusils qui furent distribués aux plus braves; les autres portèrent des piques ou des sabres, & tous, avec la troupe de M. *Springle*, formant deux cens quarante hommes, revinrent sur leurs pas. Les sauvages contens de leur victoire, & ne croyant pas nous revoir sitôt, avoient négligé de se tenir sur

leurs gardes; nos gens fondirent à l'improviste sur la peuplade, où ne rencontrant ni moi, ni aucuns de leurs compatriotes, ils emmenèrent vingt-sept femmes & soixante & seize enfans pour leur servir d'otage.

Les Naturels du pays avoient averti tous leurs camarades de notre incursion; ils revinrent au nombre de trois à quatre mille pour nous enlever notre proie, mais le Major-Général qui avoit forcé sa marche au retour, atteignit le rivage avant eux, & l'artillerie du *Pullosin* les força à chercher leur salut dans la fuite. On tint conseil sur ce qu'il y avoit à faire. Persuadé que j'étois parmi les prisonniers, on transporta sur le vaisseau les femmes & les enfans, & on résolut de descendre six canons à terre, & de s'y retrancher en attendant que les sauvages rendissent leurs prisonniers, pour avoir leur famille en échange.

A trois heures du matin, quatre

cens hommes mirent la main à l'ouvrage. Avec de la terre & des pieux, on éleva un bastion, on fit des embrâsures pendant que les charpentiers construisirent à la hâte une grande baraque dans l'intérieur de nos retranchemens. Pendant ce travail, le Vice-Amiral détacha une chaloupe avec l'ordre de parcourir le rivage, & de tirer un coup de fusil toutes les demi-heures, afin d'avertir ceux qui avoient pris la fuite, ou qui pouvoient s'être égarés, de venir du côté de la mer.

Cette besogne sage & prudente, se faisoit dans le tems qu'avec *Dick Dewson*, je m'étois vu forcé de me percher sur un arbre, pour ne pas tomber entre les mains des Insulaires que nous avions rencontrés. Une des femmes sauvages, qui se lamentoit de sa captivité, parce qu'on n'avoit enlevé aucun de ses enfans, fut renvoyée à la peuplade, après qu'on lui eut fait comprendre qu'on les ren-

droit toutes libres, si les sauvages consentoient à nous restituer nos compatriotes.

Elle revint sur le soir suivie de cinq cens guerriers & de vingt-deux de nos matelots. L'échange alloit se faire de part & d'autre, lorsqu'on apprit de ceux qui étoient restés prisonniers, qu'ils n'avoient aucune nouvelle de nous. Le désespoir fut extrême; on exigea les corps des gardes & des matelots tués dans le combat, ils s'empressèrent de les rapporter, il ne manquoit que deux personnes, *Dick* Dewson & moi. On témoigna un si grand mécontentement aux Insulaires, qu'ils promirent de faire des recherches pour me retrouver. En attendant on ne leur remit que les femmes & les petits garçons; quarante-trois jeunes filles de sept, huit & neuf ans, restèrent en otage.

Nos retranchemens furent achevés à minuit du surlendemain du jour de

l'attaque. Comme les vivres diminuoient, & qu'il devenoit difficile de s'en procurer de nouveau, le Vice-Amiral & le Ministre de la Marine, d'après la probabilité que je n'avois point péri, furent d'avis de repartir pour *Aprilis* y chercher du secours, dans le cas que ce fût par mauvaise volonté qu'on me retînt. Ils laissèrent à terre avec le Lieutenant Akinson, quatre-vingt-dix hommes bien armés, en lui recommandant de faire tirer le canon matin & soir, pour me servir d'avertissement, au cas que caché dans les bois, je ne fusse pas entre les mains des naturels du pays. Ils mirent à la voile après avoir pris toutes les précautions qu'ils crurent propres à faciliter mon retour.

M. Akinson & sa troupe n'ayant que très-peu de vivres, firent un arrangement avec les mères des petites-filles, qui vinrent avec larmes réclamer leurs enfans. On leur persuada par gestes,

que moyennant cinquante cochons qu'elles fourniroient chacune, on satisfe-roit leurs desirs. Trois jours après, plusieurs femmes amenèrent dans notre camp quatre cens cochons, & plus de quatre-vingt paniers de fruits; on leur délivra aussi-tôt treize enfans, en réservant les trente autres jusqu'à ce qu'on sût ce que j'étois devenu. Leurs mères eurent la liberté de venir les voir, & furent elles-mêmes témoins des soins qu'on avoit pour toutes ces petites infortunées.

Les sauvages irrités de ce que nous ne rendions pas le surplus de leurs filles, après qu'ils nous avoient délivrés nos compatriotes, crurent les ravoir en attaquant nos retranchemens. Nos canons furent si bien servis, qu'après avoir laissé plus de soixante des leurs étendus sur la terre, ils s'enfuirent pour ne plus reparoître. On ne les laissa plus approcher de la batterie qu'à la distance de trois cens verges;

les femmes ſeules, cinq à ſix à la fois, eurent la permiſſion de nous viſiter.

Les choſes étoient dans cet état, lorſque j'eus le bonheur de me réunir à M. Akinſon. J'approuvai toutes les diſpoſitions qui avoient été faites, & je donnai de grandes louanges au Lieutenant & à toute ſa troupe, ſur la manière ſage & prudente dont ils s'étoient comportés. Il étoit déſormais inutile de priver plus long-tems les habitans du pays de la vûe de leurs filles; mais pour nous réſerver un moyen de les obliger à nous procurer des vivres, juſqu'à ce que nous euſſions eu des nouvelles d'*Aprilis*, nous fîmes connoître aux mères, que tous les matins nous délivrerions une de leurs filles, à condition qu'elles nous apporteroient quinze cochons & vingt paniers de fruits, ce qui étoit plus que ſuffiſant à notre conſommation journalière.

Il y avoit quatorze jours que j'avois

circonſtance douloureuſe où l'on ſe trouvoit.

Les avis furent partagés, les uns étoient du ſentiment d'élire le Prince Royal Roi de la Nouvelle-Bretagne, les autres au contraire trouvèrent plus raiſonnable d'attendre encore, juſqu'à ce que le tems pût convaincre que le *Pulloſin* n'avoit pas relâché dans quelque Iſle, d'où je me préparois peut-être à revenir dans mon Royaume. Le plus grand nombre fut de ce dernier avis, & c'étoit celui que dictoit le ſens commun. L'inquiétude & l'irréſolution tenoient tout en ſuſpens, lorſque l'arrivée du Vice-Amiral Oſbrow redoubla les alarmes, par le détail que fit le Miniſtre de la Marine du malheur qui m'avoit ſéparé de tous les miens. Il rendit compte des diſpoſitions qui aſſuroient mon retour, en demandant qu'on fît ſans délai partir des troupes pour me dégager des

mains des naturels du pays, qu'il ſuppoſoit maîtres de ma perſonne.

George opina qu'on embarquât ſur le champ un régiment des gardes, & un bataillon de celui de Roſter, avec quelques compagnies du troiſième régiment, pour aller mettre tout à feu & à ſang, ſi on héſitoit à me rendre la liberté. La chaleur avec laquelle il s'exprima, entraîna l'unanimité des ſuffrages. Il fut réſolu que les ſix fours placés près des chantiers pour l'uſage de la Marine, & que tous ceux de la Capitale travailleroient jour & nuit pour avitailler l'eſcadre. Le *Reynolds* fut le vaiſſeau d'approviſionnement; les troupes furent partagées ſur les cinq autres. Le veldt Maréchal Comte de Burnel, Miniſtre de la guerre, devoit commander en chef l'armée de débarquement, le Général *Robert* Cunnigam & le Duc de Roſter, étoient chargés du commandement en ſecond.

L'eſcadre, quinze jours après, fut

en état de se mettre en route; un vent favorable venoit de la faire arriver à l'Isle des Cochons, où ma présence fit évanouir les projets de vengeance conçus à son départ. Je voulus, avant de m'éloigner, donner aux naturels du pays un exemple de douceur qui éteignît dans leurs ames, l'impression peut-être désavantageuse que notre première conduite y avoit fait naître. Quelques femmes que l'habitude avoit familiarisées avec nous, étant venues apporter des fruits, je les chargeai par signes d'engager les Chefs de la nation de venir recevoir les quinze à seize filles qui restoient dans notre camp, & les présens que nous leur destinions.

J'avois partagé entr'elles cinq à six petits miroirs, qui attirèrent vers nous le lendemain les trois quarts des habitans de ce quartier. Ils nous apportèrent des cochons que je refusai; je leur fis rendre leurs enfans, & je leur

diſtribuai des couteaux, des ciſeaux, des pendans d'oreilles & quelques colifichets, pour leſquels ils virent avec ſurpriſe, que je n'exigeois rien en échange. Ce déſintéreſſement paroiſſoit ſurnaturel à leurs ſens groſſiers; donner ſans rien recevoir étoit ſi peu leur habitude, qu'ils reſtèrent plus d'une heure, incertains s'ils devoient emporter ce que j'avois mis en leur diſpoſition.

J'ignore s'ils crurent que ce que je leur laiſſai, étoit l'acquittement d'une dette, ou un pur effet de ma généroſité. Tout ce qu'il me fut poſſible de diſtinguer à travers leurs grimaces, me parut une invitation de ne pas tarder à toucher à leur Iſle, pour y échanger avec des préſens, une grande quantité de cochons qu'ils alloient réunir en nous attendant. Ils étoient bien les maîtres d'en raſſembler des milliers; mais nous étions ſi raſſaſſiés de cette fade nourritude, que

je ne préſumois pas qu'aucun de nous fût jamais tenté d'en venir goûter de nouveau, à moins que d'y être contraint par la néceſſité du moment.

CHAPITRE XCIII.

Arrivée à Aprilis d'un vaisseau d'Angleterre ; son départ pour aller chercher Jenni en Écosse. Retour de la frégate l'Of Wales & du Commercial.

1782 & 1783.

AU milieu de Décembre, deux mois après être parti d'*Aprilis*, j'y arrivai pour jouir du spectacle le plus doux pour un Souverain, celui de recevoir des preuves de l'amour de son peuple. Aussi-tôt que l'escadre fut en vûe, & que ses pavois & son artillerie eurent annoncé mon retour ; les *Cutters* & les bateaux qui étoient en rade, vinrent remplis de monde se ranger autour du *Rick*. L'empressement fut tel, qu'il pen a en arriver des accidens, par la foule qui couvroit les bords de la mer à ma des-

cente. Ce ne fut pas sans peine que je parvins auprès des Reines & des jeunes Princes, qui s'étoient aussi rendus au-devant de moi; je fus porté dans mon palais, sans, pour ainsi dire, avoir mis pied à terre.

Rasilina, dont les premiers sentimens s'étoient fortifiés, par la crainte que je n'eusse péri de la main des sauvages, abjura sans doute intérieurement l'erreur qui l'avoit abusée. Sans sa grossesse, j'aurois attribué à l'événement dont j'avois pensé devenir la victime, le vif attachement qu'elle se hâta de me témoigner, & qui n'a jamais depuis éprouvé la moindre altération. Mon absence fut avantageuse à mes autres femmes; car *Charlote*, *Luci* & *Fanni*, furent déclarées enceintes, avant la fin du mois de Février suivant.

Dewson, cet enseigne des gardes, ce fidèle compagnon de mon infortune, fut créé Lieutenant de la com-

pagnie de cent hommes des gardes à cheval, dont le Duc d'*Aprilis* étoit Capitaine Commandant; cette Lieutenance donnoit le rang de Colonel. Il reçut en outre une médaille d'or & dix mille livres sterlings. *Rasilina* desirant lui témoigner en particulier sa reconnoissance, lui fit don d'une superbe épée d'or enrichie de diamans, que j'avois apportée d'Angleterre, & dont je ne m'étois pas encore servi; & le Duc de Roster, ne voulant pas être en reste avec ce jeune Officier, lui donna un logement dans son hôtel, & lui assigna une pension de deux cens cinquante livres sterlings sur ses revenus.

Le Major-Général *Wil* Springle, Ministre de la Marine, obtint le cordon rouge, de même que le Vice-Amiral Osbrow. Le Lieutenant Akinson fut fait Capitaine de vaisseau, & reçut une médaille d'or; il desira monter la *Précieuse* dont je lui donnai le com-

mandement. Ceux qui avoient composé l'équipage du *Pullosin*, partagèrent cinquante mille livres sterlings que je leur distribuai en gratification. Les quatre-vingt-dix hommes qui avoient resté à terre sous les ordres du Lieutenant, reçurent de plus une double paie pour le reste de leur vie. Les veuves & les enfans des sept Apriliens péris dans le combat, obtinrent de fortes pensions avec une promesse d'avancement aussi tôt que l'occasion s'en présenteroit.

Les fatigues & les souffrances que j'avois endurées, jointes à toutes celles qui m'affligèrent autrefois lors de mon naufrage, produisirent une révolution dans mon caractère qui occasionna le parti étrange qu'on me verra prendre à la fin de ces mémoires. Au lieu de cette activité soutenûe qui me fit entreprendre tant de choses à la fois, je ne soupirois plus qu'après le repos. Ce changement dans le mo-

tal, assez ordinaire à ceux dont la vie a été très-agitée, s'opéroit chez moi avant le tems où il devoit naturellement se faire. Je n'étois âgé que de quarante-trois ans, mais j'avois vécu beaucoup en très-peu d'années, & je ne devois pas tarder d'éprouver les incommodités de la vieillesse.

Un petit bâtiment de trois cens cinquante tonneaux, parti de Londres au milieu du mois d'Août, parut devant *Charles-Hire* à la fin de Décembre. Il étoit commandé par M. *Hugs* Crestaw autrefois Capitaine du *Turn-Chapel*, lorsqu'à ma relâche à *Goa*, je l'avois engagé à faire le voyage de la Nouvelle-Bretagne. Sa cargaison étoit toute entière en comestible, dont la vente fut achevée en moins de dix jours, cinq à six négocians de la Capitale s'étant réunis pour en faire l'achat à leur compte.

Il m'apportoit des nouvelles de *Jenni*, devenûe veuve depuis quelques

mois. Ses enfans étoient mariés : elle leur avoit partagé, en les établissant, tout ce qu'elle avoit, en se conservant sa vie durant, la jouissance de *Falkerk*. Elle ne formoit plus qu'un souhait, celui d'abandonner à sa famille la propriété de ses biens, en quittant l'Angleterre, pour venir vivre auprés de moi. Elle étoit impatiente de revoir *George* & *Betty*, dont elle ignoroit encore les mariages : les dernières lettres que nous avions remises au Capitaine *Van-Elling*, ne lui étoient pas encore parvenues au départ de M. Crestaw. Ce fut avec une grande satisfaction que j'appris de lui que la paix alloit être signée en Europe entre les parties belligérantes, & que je pouvois la regarder comme faite dans le moment actuel.

Je fis équiper avec la plus grande diligence la *Précieuse* de quarante pièces de canon, pour aller en Écosse chercher la constante *Jenni*. Le Colo-

nel *Samuel* Jarvis fut chargé de lui remettre mes dépêches, & de lui faire de bouche l'offre de venir passer dans ma Cour le reste d'une vie, dont sa fille, son fils & moi s'occuperoient de charmer tous les instans. *George* & *Betty* se joignirent à ma demande qui, d'après sa lettre, ne devoit rencontrer aucune opposition de sa part.

Le Capitaine Crestaw ne voulut prendre, en retour du montant de la vente de *l'Atteinder*, que des lingots. Je lui recommandai, de même qu'au Capitaine Akinson, de ne se charger, pour revenir à *Aprilis*, que de vin de *Porto* & de la toile à voile. Ils levèrent l'ancre le 7 Février, pendant que nous réunissions nos vœux pour que les vents, d'accord avec nos desirs, les fissent arriver sans danger au terme de leur destination.

Dans ce même mois de Février, la flûte le *Commercial* & la frégate l'*Of Wales* revinrent du voyage qu'ils

avoient fait aux Isles des Rochers & de Fer. Je renvoie à la lettre adressée au Major Général *Albert* Cunnigam, Ministre pour le département des magasins & des munitions de guerre & de bouche, qui se trouvera à la fin de ces Mémoires, pour les détails qui ont rapport à la seconde de ces Isles. La connoissance de la langue que M. Corbson commençoit à acquérir à *To-at-Chimk*, Capitale de ce Royaume, lui aida à rectifier quelques-unes des erreurs où étoit tombé le Vice-Amiral Osbrow, dans le compte qu'il nous rendit précédemment des coutumes des peuples de cette Isle.

Un Ambassadeur extraordinaire venoit résider auprès de moi : il avoit deux collègues, & trente personnes à sa suite. Je lui fis préparer une entrée magnifique ; trois carrosses attelés de six chevaux, précédés de vingt-quatre coureurs, & suivis de deux cens cavaliers, furent le prendre au rivage

pour le conduire à mon audience. Les deux régimens des gardes, rangés à droite & à gauche de l'avenûe de mon Palais, avoient à leur tête la musique des différens Corps, qui se firent entendre à l'approche de l'Ambassadeur, & parurent lui causer une sensation (c) aussi nouvelle qu'agréable.

(c) La musique produit un tel effet sur des oreilles peu accoutumées à l'entendre, que la première impression qu'elle fait éprouver, semble appartenir à des causes surnaturelles. Mille exemples plus frappans les uns que les autres, nous ont déjà fait connoître des miracles opérés par le charme dont elle susceptible.

Un bâtiment François ayant été faire la traite des Négres à la côte de Guinée, ramena dans une de nos Colonies où je me trouvois, l'espèce d'animal moitié singe & moitié homme, que nous appelons Orang Outan, ou l'homme des bois. Malgré les soins du Capitaine pour veiller à sa conservation, il dépérissoit à vûe d'œil. L'ennui, peut-être le regret de la perte de sa liberté,

Je le reçus placé sur un trône d'or, entouré de tous les Grands de ma Cour. Ses longs cheveux blancs, sa marche grave, sa taille de près de six pieds, & une longue robe dont la queue traînoit à quelques pieds derrière lui, rendoient ce personnage assez extraordinaire. Sa harangue fut courte, &, malgré les efforts de l'Aprilien que M. Corbson lui avoit donné pour interprête, je ne pus comprendre de son discours que ce que j'en savois déjà qui étoit sa mission de résider à *Charles-Hire*. Il avoit retenu dans la traversée quelques mots

---

le plongeoit dans un assoupissement mortel. Insensible à tout ce qu'on imaginoit pour le retirer de sa léthargie, on essaya l'effet de la musique; il parut se réveiller tout-à-coup, ses yeux se ranimèrent, il donna plusieurs signes de contentement; il se leva, s'approcha, s'éloigna des instrumens, & il est probable qu'on l'eût apporté vivant en Europe, s'il n'eût pas péri par un accident.

de notre langue, qui lui aidèrent un peu à se faire rendre compte de toutes les choses qui attiroient sa curiosité.

Je recommandai qu'on eût pour lui tous les égards que son âge & son rang méritoient. Le Subdélégué du *Conservator* eut ordre de le visiter chaque jour pour prévenir tous ses besoins. Je le fis conduire au Spectacle, où sa gravité fut un peu déconcertée, par le choix que j'avois fait du Ballet-Pantomime qu'on exécuta. Cet homme étoit un des lettrés de l'Isle de Fer, & il est incroyable avec quelle facilité il parvint au bout de six mois à parler les langues Angloise & Aprikienne.

Le Capitaine *Andrews* Billington, qui avoit visité sur la frégate les rivages de cette Isle, lui donnoit trois cens mille de tour. Dans la partie Nord-Est la plus éloignée de la Capitale, il trouva un port formé par la Nature, où il mouilla pendant quelques

jours. Les Habitans de cette côte paroiſſoient moins civiliſés que ceux qu'il avoit vus à *To-at-Chimk*, leurs habillemens & leur langage différoient même à plus d'un égard, & ſans la précaution qu'eut mon Réſident de placer ſur *l'Of Wales*, un Officier & dix à douze ſoldats de la garde royale, nos gens euſſent été inſultés par les Naturels du pays.

Ils avoient trouvé précédemment l'Iſle des Rochers dans l'état le plus floriſſant: L'accueil des inſulaires, lorſqu'ils eurent fait les ſignaux dont nous étions convenus, leur prouva combien ils étoient reconnoiſſans des légers ſecours que nous leur avions donnés, & de ceux qu'on leur apportoit. La nouvelle de l'établiſſement de leurs filles, le récit du ſort heureux dont elles jouiſſoient, émurent toute la colonie. Les plants de cotonniers avoient très-bien pris chez eux, & leur laiſſoient eſpérer d'avoir bientôt de

quoi se vêtir : les grains qu'ils avoient semés, leur offroient dans deux récoltes abondantes la certitude d'être désormais à l'abri de la disette.

La maladie qui les avoit affligés, entièrement disparûe parmi eux, étoit une obligation de plus, dont ils conservoient précieusement le souvenir. Deux Officiers de la frégate & trois de ceux du *Commercial*, se choisirent des femmes parmi les plus jolies de la colonie. Les vieillards se prêtèrent volontiers à leur accorder leurs filles, & les laissèrent partir convaincus que c'étoit faire leur bonheur que de les confier à des personnes qui venoient de ma part les leur demander.

Ils prièrent le Capitaine *Hugs* Corsel d'augmenter leur provision de poudre, & de leur laisser six fusils de plus, qui, avec les douze qu'ils avoient reçus précédemment, leur donnoient le moyen de défendre l'entrée de leur souterrein, si, par hasard, on vouloit

essayer d'en forcer le passage. M. Corsel se prêta à leurs desirs, & fit exercer quelques-uns des jeunes gens de cette Isle au maniement de cette arme, afin de prévenir les accidens que leur maladresse pourroit occasionner.

Il est certain que deux canons de quatre, placés à l'ouverture du rocher, & bien servis en dedans, auroient mis dix mille hommes dans l'impossibilité d'en aborder. Je me proposois même, si j'avois lieu d'y renvoyer, de leur faire présent de deux petites pièces de six, pour ajouter encore à la sûreté que favorisoit déjà la situation avantageuse du local. Ils se flattoient toujours que je viendrois les voir; mais il y avoit moins d'apparence que jamais, que la fantaisie me prît de sortir de mon Royaume, pour m'exposer sur un élément qui m'avoit été si souvent contraire.

Je priai le Duc de Roster d'aller à ma place faire une tournée dans les

différentes préfectures des trois Isles, & de me rendre compte de tout ce qu'il jugeroit convenable d'entreprendre dans ces divers établissemens. Comme il devoit me représenter par-tout, je lui donnai vingt-cinq hommes du régiment Royal-Écossois cavalerie, & douze gardes à cheval du palais. J'annonçai à tous les Gouverneurs par une lettre circulaire la mission dont il étoit chargé, pour qu'il pût agir aussi librement que j'aurois pu le faire moi-même.

Enfermé dans l'intérieur de mon palais, environné de mes femmes & de mes enfans, j'employai mon tems à méditer sur les moyens de mettre à exécution le plan que j'avois conçu. Je ne voulois rien faire avec précipitation, pour n'être pas dans le cas, ou de revenir sur ce que j'avois fait, ou d'avoir des regrets tardifs pour m'être trop légèrement déterminé sur le parti que je desirois prendre. Plus mon en-

treprise étoit délicate, plus il falloit mûrement y réfléchir.

Rasilina continuant à me donner des preuves d'un retour entier à ses premiers sentimens, je m'ouvris à elle avec confiance sur le dessein que j'avois formé. Elle l'approuva avec d'autant plus d'empressement, qu'outre que cela flattoit le vœu secret de son cœur, elle étoit bien aise de n'être plus en concurrence avec mes autres femmes, sur-tout avec *Charlote* qui, par l'avantage d'être mère du Prince Royal, héritier présomptif de la couronne, s'attribuoit d'avance une espèce d'autorité sur tout ce qui composoit le sous-ordre de ma maison.

CHAPITRE XCIV.

Naissance du fils du Prince Royal. Sir George se détermine à remettre la Couronne à l'aîné de ses enfans. Procès en séparation plaidé à Charles-Hire.

1783.

LE deux du mois d'Avril, la Princesse Royale donna le jour à un garçon qui fut nommé *George*, & qui porta en naissant le nom de Duc de la Nouvelle-Bretagne. Le canon du fort annonça cet heureux événement à toute la ville, & des couriers expédiés à tous les Gouverneurs des préfectures d'*Aprilis* & des Isles voisines leur apprirent cette agréable nouvelle. Le Prince Royal voulut être présent à la distribution que je fis faire d'une somme de vingt-cinq mille livres sterlings,

dont les troupes eurent la moitié, & le peuple le surplus.

Le petit-fils que je venois d'avoir acheva de fixer mon irrésolution. Mon parti fut pris définitivement d'abdiquer la Couronne à la fin de l'année, & de la placer sur la tête du Prince Royal, afin de vivre désormais tranquille dans le sein du repos. L'arrivée de *Jenni* que j'attendois à-peu-près vers ce tems-là, étoit l'époque où je devois déposer le fardeau de la royauté, dont le peids commençoit à me fatiguer. Il m'avoit paru léger dans les commencemens; mais un règne de dix-huit ans dans des circonstances aussi difficiles que celles où je m'étois trouvé, en valoit le double, par les peines continuelles que j'avois été obligé de prendre.

Les trois *Cutters* ayant laissé le chantier libre, je fis mettre en construction deux nouvelles flûtes d'environ huit cens tonneaux chacunes, pour être

uniquement employées avec le *Commercial* au transſport de tout ce qui pourroit être utile à mon Royaume. J'avois même le projet, que j'abandonnai enſuite, d'envoyer un de ces trois vaiſſeaux en France & le ſecond en Angleterre, en réſervant l'autre pour faire le voyage de l'Iſle de Fer.

Sortant peu, ne voyant plus perſonne, excepté mes premiers Miniſtres, & commençant à m'accoutumer à ce genre de vie, je fus contraint d'en interrompre la tranquille uniformité, pour entendre le rapport d'un procès en ſéparation dont l'appel avoit été fait à mon tribunal par les deux parties mécontentes du premier jugement.

On doit ſe rappeler qu'en arrivant en Angleterre, parmi les artiſtes que j'avois embarqués ſur le *Reynolds*, il ſe trouvoit un Architecte Italien, marié à Paris avec une Lorraine, trop jeune alors pour avoir acquis l'expérience

qui lui auroit fait connoître qu'épouser un Italien, c'est se préparer une longue suite de tourmens. Notre Architecte, très habile d'ailleurs dans son art, avoit plus qu'aucun de ses compatriotes le défaut de la jalousie en partage. Après avoir forcé sa femme à se soumettre aux précautions humiliantes quelquefois en usage dans son pays, craignant encore qu'elles ne fussent pas suffisantes, il veilloit lui-même à la garde de sa chasteté.

Douce & blonde, elle souffroit patiemment, elle se prêtoit à tous ses desirs, sortoit rarement, ne fréquentoit personne de son voisinage, & faisoit tous ses efforts pour ôter à son mari jusqu'aux prétextes d'avoir à se plaindre. Un jaloux, comme on sait, n'est jamais tranquille; tout prend la forme d'un amant à ses yeux prévenus. Cette passion ou cette maladie, en obscurcissant sa raison, le prive à jamais du repos que tous les maris sa-

vent si bien goûter. Tant qu'il s'en tint aux menaces & aux injures, sa modeste moitié ne murmura pas; elle supportoit courageusement la mauvaise humeur d'un époux auquel son sort l'avoit attachée, à l'âge où l'on est si peu en état de faire un choix.

Un jour que son mari étoit absent, un jeune Anglo-Aprilien, éleve d'Architecture, qui travailloit sous les yeux de son maître, aux différens détails de la construction de la salle d'Opéra que j'avois ordonnée, fut le chercher à son logis. Sa femme le pria d'attendre un moment, l'heure où il avoit l'habitude de rentrer n'étant pas éloignée. L'Architecte survint presqu'aussi-tôt, il fronça les sourcils, en voyant ce jeune homme auprès de son épouse; il n'eut pas la patience d'attendre que son éleve fût éloigné pour commencer une scène, qui finit en accablant de coups celle qui, si innocemment,

lui donnoit une ombre de prétexte pour la maltraiter.

Il est des femmes qui souffrent, & même qui veulent qu'on les batte; celle-ci n'étoit pas du nombre; car aussi-tôt que son mari fut sorti pour vaquer à ses affaires, elle courut chez le *Conservator*, à qui elle fit sa plainte, pour procéder à une séparation avec son tyran. Elle n'avoit qu'un seul témoin, qui, pour ne pas déplaire à son maître, ne fit qu'une déposition équivoque, quand il fut appellé en témoignage. La Lorraine cependant n'ayant jamais voulu retourner auprès de son mari, avoit supplié si instamment le Juge de la garder chez lui, que Mistress Parkinson touchée de sa douleur, lui offrit un appartement jusqu'à ce que son procès fût fini.

Prévenûe que le jugement ne lui seroit pas favorable, puisqu'elle ne pouvoit pas présenter des preuves à

l'appui de sa plainte, elle avoit par le conseil de *Dom François* Pédrito, fait écrire plusieurs Mémoires qui furent distribués à la Cour. Il en parvint un à *Rasilina*, qui me le remit avant qu'on eût prononcé pour ou contre celle qui se plaignoit. Les femmes prennent si aisément le parti de leur sexe, que les Reines sans aucun examen se déclarèrent contre le mari. Voici la substance du Mémoire.

Elle commençoit par parler de sa naissance, elle passoit ensuite aux soins qu'on avoit pris de son éducation, entroit dans les plus grands détails sur l'époque de son arrivée à Paris; indiquoit les noms, surnoms & qualités des nombreux courtisans qui s'étoient offerts pour prétendre à sa main. Tout cet historique inutile au Procès, en grossissant le mémoire, n'instruisoit pas les Juges sur le fond de la question; mais répandoit une sorte d'intérêt sur la personne qui déploroit amèrement

les malheurs qui avoient suivis son union. Après ce long préambule, elle entroit en matière.

» Avant la fin du premier mois de » mon mariage, la jalousie de celui » que j'avois préféré pour faire la » félicité de ma vie, se déclara au » sujet d'un de mes oncles, dont il » blâmoit les assiduités; tous les hom» mes lui portant ombrage, je fus » obligée, pour le tranquilliser, de » me priver, non seulement de voir » mes connoissances, mais encore mes » plus proches parens. Quoiqu'il fût » le seul homme qui entrât chez moi, » il desira changer de logement, afin » de m'éloigner des personnes que » j'avois fréquentees avant mon ma» riage. Soumise à toutes ses volon» tés, je quittai le fauxbourg Mont» martre, pour aller habiter le quar» tier Saint-Jacques. La rûe où nous » demeurions étoit étroite, un Pro» cureur étoit vis-à-vis; il avoit plu-

sieurs

» ſieurs jeunes Clercs, & d'après l'o-
» pinion de mon mari, tous pouvant
» devenir des amans, il ſe crut
» entouré de voiſins qui alloient par-
» tager les droits qui ne devoient ap-
» partenir qu'à lui ſeul.

» Humiliée d'une méfiance que la
» régularité de ma conduite auroit
» dû diſſiper, ſi un jaloux étoit ca-
» pable d'avoir de la raiſon, je dé-
» plorois en ſilence les chagrins que
» ſon humeur alloit me préparer. Il
» me propoſa d'aller demeurer au fond
» du marais, je n'héſitai point à ac-
» quieſcer à ſa demande, il trouva
» bientôt un appartement commode.
» Nous n'y fûmes pas plutôt établis,
» qu'il fut frappé de la réflexion qui
» lui vint tout-à-coup, que mes fe-
» nêtres donnant ſur un grand jardin,
» pouvoient m'offrir aux regards de
» quelqu'amant, qui ne manqueroit
» pas de me faire des ſignes d'intelli-
» gence, & de recevoir de moi un

» rendez-vous, pour faire à l'hyménée
» une infidélité bien complète. Ce
» raisonnement étoit lumineux ; sans
» délai, il fallut retransporter nos
» meubles au bout du fauxbourg Saint-
» Honoré, au-dessus de la rue Verte.
» Delà, sous des prétextes aussi plau-
» sibles que ceux dont je viens de
» parler, nous fûmes habiter du côté
» du Luxembourg. Enfin, pour abré-
» ger, en quinze mois de tems, nous
» changeâmes neuf fois de logement,
» sans que ma résignation & ma do-
» cilité me rendissent un repos dont je
» ne devois plus jouir.

» Il crut qu'en me dépaysant, son
» honneur seroit plus en sûreté. Il
» m'annonça que des affaires indispen-
» sables, l'obligeoient d'aller en An-
» gleterre : j'irois au bout du monde,
» lui répondis-je, pour vous prouver
» combien vous êtes injuste. Mes lar-
» mes, ma soumission le touchèrent ;
» il se jeta à mes pieds, il me de-

» manda mille pardons; n'attribuez,
» me dit-il, qu'à l'excès de mon amour
» le tourment que j'éprouve & que
» je vous fais partager. Si vous étiez
» moins belle, je ne ſerois pas auſſi
» jaloux. Plaignez-moi; je vous rends
» juſtice, j'ai des torts, j'en conviens;
» mais mon malheur eſt de ne pou-
» voir être tranquille. Je ferai mes
» efforts pour me corriger, j'y réuſſi-
» rai peut-être. Je vous demande pour
» grace unique, de ne pas prendre en
» mauvaiſe part les inquiétudes qui
» tourmentent mon eſprit.

» Nous partîmes pour Londres: au
» moins, lui dis-je; ici vous ne me
» tracaſſerez pas comme en France;
» je n'entends pas un mot de la Lan-
» gue, il vous ſera difficile de trou-
» ver des prétextes, pour continuer
» à me chagriner. Il me fit les plus
» belles promeſſes, me jura que ſa
» confiance ſeroit déſormais entière,

211227

» & que je ne serois plus dans le cas
» de lui faire des reproches.

» Environ six semaines après, sa
» jalousie recommença. Un jeune hom-
» me marié demeuroit au-dessus de
» nous, il parloit un peu François,
» mon mari en prit de l'ombrage ; il
» étoit possible que ce fût un amant,
» & dans cette supposition, il ne pou-
» voit plus vivre en repos. Cherchez
» un lieu sur la terre, lui dis-je, où
» il n'y ait d'hommes que vous, &
» je suis prête à aller l'habiter. Rien
» ne put le calmer, le bruit d'une
» souris l'éveilloit en sursaut, il visi-
» toit avec attention les coins & les
» recoins de son appartement, & ne
» se recouchoit, qu'après être bien
» assuré que personne n'y étoit entré.

» Sur ces entrefaites, je devins
» enceinte, la joie qu'il en eut, prit la
» place de la jalousie qui l'agitoit.
» Pendant le tems de ma grossesse,

» il ne me donna aucun ſujet de
» plainte; attentif à prevenir mes moin-
» dres deſirs, il portoit ſes ſoins juſ-
» qu'aux objets les plus minutieux, &
» me fatiguoit ſouvent par ſes impor-
» tunités. Auſſi-tôt que je fus relevée
» de mes couches, ſes inquiétudes re-
» commencèrent; je ſouffrois en ſecret,
» ſans connoître perſonne dans le ſein
» duquel je pus épancher ma peine.

» Après dix-huit mois de ſéjour à
» Londres, il me propoſa un voyage
» dans un pays dont il me fit la
» deſcription la plus ſéduiſante, & où
» notre fortune ſeroit auſſi rapide que
» brillante. Partons, lui répondis-je,
» ſi je vous aimois moins, je ne con-
» ſentirois pas à m'expatrier; mais je
» ſuis prête à vous ſuivre au bout de
» la terre. Avant de m'embarquer, il
« me ceignit d'une ceinture, qui de-
» voit être la ſauve-garde de ſon hon-
» neur, pendant le trajet que nous

» allions faire. Les plus grands sacri-
» fices ne me coûtant rien d'après
» ceux que j'avois déjà faits, je n'hé-
» sistai point à me soumettre à l'hu-
» miliation d'une contrainte extrava-
» gante, sur laquelle il fondoit l'es-
» poir de sa tranquillité.

» Il resta près de moi pendant toute
» la traversée, aucun nuage ne s'éleva
» sur son front, son humeur fut assez
» égale. A Notre arrivée à *Charles-
» Hite*, *Dom François* Pédrito, Ins-
» pecteur-Général des Gardes, étant
» venu nous voir, mon mari s'alarma
» de sa visite, & me pria de lui faire
» des grossièretés pour qu'il ne repa-
» rût plus. Je trouvai qu'il étoit peu
» honnête d'éconduire un homme qui
» pouvoit nous être utile dans le pays
» étranger que nous habitions. Je ne
» le verrai, repris-je, si vous le desi-
» rez, qu'en votre présence; mais tout
» le monde vivant ici dans la plus

» grande intimité, c'est vous donner
» un ridicule, que de faire différem-
» ment de tous les autres.

» Le Ministre de la Marine étant
» également Intendant des bâtimens,
» se trouvoit avoir dans sa partie, les
» travaux de mon mari; il se présenta
» chez moi, de même que son frère
» le Colonel *Édelbert*, conduit par
» *Dom François*. Je leur fis l'accueil
» le plus froid; cela ne les empêcha
» pas d'y revenir; mon mari en prit
» de l'humeur, & dans un de ses
» accès de colère, il me menaça de
» me tuer, si je les revoyois davan-
» tage. Dans mon embarras, je pris
» le parti de me mettre au lit, pour
» avoir une excuse de ne voir per-
» sonne, en faisant dire, que j'étois
» incommodée. Enfin, je ne pouvois
» pas éternellement y rester; & de-
» puis cinq ans, malgré la conduite la
» plus irréprochable, il n'y a point
» de mauvais traitemens que je n'aie

» enduré. Menacée du poison à cha-
» que instant, meurtrie de coups,
» accablée d'invectives, je n'ai vécu
» que pour souffrir ».

Le mémoire finissoit par l'exposé de la dernière violence de son mari, qui l'avoit forcée à se réfugier chez le *Conservator* pour se soustraire à des emportemens, auxquels aucune femme ne doit être exposée, & qu'elle ne s'étoit jamais mise dans le cas de mériter. Malgré toutes ces raisons, elle fut déboutée de sa demande en séparation, par l'impossibilité où elle se trouvoit de prouver la vérité des faits énoncés dans sa plainte. On étoit bien convaincu de la jalousie du mari, le mémoire ne laissoit aucun doute à ce sujet; mais ce n'étoit pas une raison suffisante pour annuller un mariage contracté avec la volonté des deux Parties.

Le *Conservator* avoit jugé comme tout Juge eût fait à sa place, parce

qu'un Magiſtrat ne doit point s'écarter de la loi, qui preſcrit le témoignage de plus d'une perſonne; or, ſon ſeul témoin ne dépoſoit rien qui fût abſolument à ſon avantage. Elle fit appel à mon tribunal, & parvint, comme je l'ai dit plus haut, à intéreſſer toute la Cour en ſa faveur. C'étoit beaucoup, ſans doute, mais ce n'étoit pas aſſez, pour obtenir de moi un jugement qui prononçât le divorce qu'elle ſollicitoit.

J'interrogeai l'homme & la femme en particulier; j'obtins par ce moyen les éclairciſſemens qui devoient m'éclairer. L'élève de l'Architecte qui avoit été préſent à la dernière ſcène, parut à ſon tour, il ne répondit point clairement à mes queſtions. Je ſoupçonnai que la crainte de ſon maître enchaînoit ſa langue, & je lui ordonnai ſévèrement de ne point me déguiſer la vérité, l'aſſurant de ma protection, pour le mettre à l'abri de toute inquiétude. Il m'apprit alors qu'il avoit

connoissance des mauvais procédés exercés depuis long-tems contre cette femme, & qu'en dernier lieu, elle avoit été cruellement maltraitée en sa présence. Me voilà par conséquent bien certain que le mari avoit des torts réels, & dans le droit d'aider à la loi, en rendant justice à la femme.

Je prononçai la dissolution du mariage contracté à Paris, avec la liberté aux parties de former d'autres nœuds. Tout le monde, excepté l'Architecte, applaudit à mon jugement. Il en parut inconsolable, & me demanda la permission de retourner en Europe ; j'y consentis, en le prévenant qu'il ne seroit libre de partir, qu'après qu'il auroit fait encore une année de séjour à *Aprilis*, pour mettre ses éleves en état de le suppléer dans tout ce qui concernoit son art. Je lui promis qu'alors, je lui remettrois quinze mille livres sterlings, pour le paiement des travaux qu'il avoit entrepris.

Sa femme ne voulut jamais se remarier; elle fût placée chez les Duchesses de Rofter, où elle fut libre de jouir des agrémens de la société dont son mari avoit toujours eu soin de la priver. Ce fut le premier divorce qui eut lieu dans mon Royaume pour cause de jalousie, & probablement ce devoit être le dernier, parce que cette passion n'étoit pas dans le cas de produire parmi les Apriliens, des effets pareils à ceux dont l'Architecte venoit de donner l'exemple. La liberté d'avoir deux femmes, pouvoit entr'elles causer des mécontentemens; mais le devoir du mari étoit de les appaiser, sans en rendre le public témoin.

CHAPITRE XCV.

Combats aux pistolets de deux Capitaines de vaisseaux. Bénédiction solemnelle de l'Église des Catholiques ; voyage à la Nouvelle-Ecosse.

1783.

J'ai déjà loué dans plus d'une occasion le caractère des Apriliens ; leur douceur m'avoit rendu facile la révolution qui s'étoit opérée dans leurs mœurs, leurs usages, & dans les différens changemens que j'avois apporté dans la forme de leur Gouvernement. L'alliance de mes compatriotes avec les filles des naturels du pays, formant une génération nouvelle, laissoit paroître de tems-en-tems dans ceux qui en étoient sortis, quelques vestiges de l'humeur Bretonne, que le mé-

lange des deux nations n'avoit pu entièrement détruire.

Une querelle survenûe entre les matelots de la frégate le *Brave John* & ceux du *Wakéfield*, se seroit terminée à l'amiable par quelques coups de poing, si les deux Capitaines de ces vaisseaux, M. *Authony* Whitbréad & *Peter* Wiggins, se trouvant là par hasard, n'eussent pris fait & cause pour les gens de leur équipage. La dispute s'échauffa tellement entr'eux, qu'ils se portèrent à des extrémités qui devinrent fâcheuses par les suites qu'elles eurent.

Le Lord Aberdéen qui, par sa qualité d'Amiral, devenoit Juge suprême de tout ce qui se passoit sur les ports, fit assembler un conseil de guerre, à bord du vaisseau le *Rick*, où les Capitaines de la Marine décidèrent unanimement, que *Authony* Whitbréad feroit publiquement des

excuses à *Peter* Wiggins, avec injonction d'être plus circonspect à l'avenir. Ce dernier qui avoit été griévement offensé, peu satisfait de cette réparation, donna rendez-vous à Whitbréad à deux milles de la Capitale, pour avoir plus amplement raison de l'insulte qu'il avoit reçu.

Les deux Capitaines prirent chacun pour seconds les Lieutenans de leurs frégates. Leurs premiers coups ne portèrent pas; ils rechargèrent, Wiggins tira de nouveau, & renversa son turbulent adversaire, qu'on porta expirant dans une maison voisine, où fort heureusement les secours arrivèrent à propos. Wiggins, qui le crut mort, fut rendre compte de son combat & demander conseil au Vice-Amiral *James* Springle, qui se trouvoit dans le moment avec le Lord Aberdéen. Ils blâmèrent le parti violent qu'il avoit pris, & l'Amiral lui ayant

ordonné les arrêts sur son bord, vint m'apprendre ce qui venoit de se passer.

La blessure du Capitaine Whitbréad, quoique très-dangereuse, n'ayant pas été mortelle, il fût en état, après six semaines de maladie, de continuer son service. Je fis alors publier une déclaration dans chaque préfecture des trois Isles & sur les vaisseaux, qui défendoit sous des peines afflictives aux Officiers de terre & de mer, & à tout particulier quelconque, d'en venir dans aucun cas à des voies de fait, sans en prévenir ses supérieurs. Ceux qui étoient au service, devoient en obtenir l'agrément de leurs Officiers Généraux, & ceux qui ne servoient pas, la demander aux Gourverneurs des villes les plus voisines de leurs résidences. Je laissois à la sagesse des Chefs à décider, si l'offense étoit d'une nature à ne pouvoir s'arranger,

sans que de braves gens, emportés par la colère où entraînes par un point d'honneur mal entendu, fussent s'égorger de sang-froid.

Le veldt Maréchal *Thomas* Cunnigam revint de son Gouvernement de *Pullosin*, pour me proposer différens moyens de défense, pour augmenter la sûreté de cette Isle trop ouverte pour qu'il fût difficile à une Puissance ennemie de s'y établir. La ville de *Rasilineuse*, qui prenoit chaque jour un plus grand accroissement, contenoit déjà plus de quarante cinq mille ames, sans compter la garnison d'environ trois mille hommes. Il étoit sage de garantir les habitans de toute insulte étrangère, en ne négligeant rien de ce qui pouvoit ajouter à sa tranquillité.

Je me rendis aux vœux du Général, en ordonnant la construction d'une citadelle, placée de manière qu'elle pro-

tégeroit la rade & défendroit l'entrée de la rivière, navigable pendant près de quatre milles. Les ouvriers que j'avois dans tous les genres, m'offrirent la facilité d'employer en fortifications, les moyens usités en Europe. Je fis élever des bastions assez étendus pour placer quatre-vingt canons, & loger quinze à seize cens hommes. Il fut convenu en outre, qu'il y auroit toujours un *Cutter* de douze canons stationné à *Pullosin* & un autre pareillement à *Sarcosa*, aux ordres des Gouverneurs de ces Isles.

Au mois de Juin, *Rasilina* me rendit père d'un garçon, dans le courant d'Octobre, *Charlotte* & *Fanni* me donnèrent chacune un fils, & *Luci* une fille. Jamais une jeunesse plus florissante ne s'étoit vûe nulle part. A ma nombreuse famille & à celle de mes Officiers-Généraux, si on joint celle de leurs frères, on auroit un ap-

perçu qui donneroit environ quatre cens garçons ou filles prêts à se marier, ou en état de l'être d'ici à deux ans. Je ne fais point entrer dans ce calcul les enfans en bas âge, dont le nombre se trouvoit à-peu-près le double de ceux-ci, tous provenans des quatre Officiers de *l'Industry*; car ceux du reste de l'équipage de ce vaisseau, étoient innombrables.

Par l'état de la famille des Burnels que je joins ici, on pourra juger de celui des trois autres. M. *Edward* Burnel, avoit eu de différentes femmes, vingt-huit garçons & seize filles, sans compter ceux qui étoient morts. Ces vingt-huit garçons mariés, avoient:

	Garç.	Fill.	Tot.
Le veldt Maréc. *Edward* Burnel.	7	4	11
Le Général *Augustus*. . .	9	3	12
Les Majors-Généraux *François* & *Alexander*, l'un . .	5	6	11
l'autre	8	4	12
	29	17	46.

		Garç.	Fill.	Garç.	Fill.	Tot.
Ci-contre.				29	17	46
Les six Colonels.	*George.*	6	2			
	Huhs	7	5			
	Henri	5	4	35	26	61
	William	8	5			
	Mathews	6	3			
	Félix	3	7			
Les quatre Lieutenans Colonels.	*Philipps*	4	2			
	John	3	4	18	10	28
	Charles.	5	3			
	Authony	6	1			
Les quatre Majors.	*Robert.*	5	3			
	Luke	7	2	20	12	32
	Samuel	3	6			
	Hester.	5	1			
Parmi les dix autres frères Burnels, ayant le rang de Capitaines.				42	27	69
Les enfans morts ne sont point portés dans ce tableau.				144	92	236

Si aux deux cens trente-six têtes provenus des vingt huit garçons de

M. *Edward* Burnel, on joignoit celles que produisirent les seize filles qu'il laissa, & qui s'étoient mariées à MM. Jarvis, Springle & Cunnigam, on trouveroit au moins quatre cens individus dont cet Officier de l'*Industry* étoit devenu père ou grand'père, dans l'espace de quarante-deux ans.

Mes quatre compagnons de naufrage, *John* Lord Aberdéen, *Rick*, *Will* & *Jak* malheureux avec moi lors de mon désastre, avoient depuis partagé la félicité dont le plus étrange des hasards me faisoit jouir. Le premier devenu Amiral de mes vaisseaux, tenoit dans mon Royaume un des premiers rangs; les trois autres occupans des emplois honorables, heureux au sein de leurs familles, voyoient écouler tranquillement leurs jours, contens de leurs sort & des richesses que je leur avois fait acquérir. Ils ne desiroient plus rien, j'avois satisfait & au-delà leur ambition; & par mes soins

tout leur avoit souri depuis l'instant de notre réunion à *Charles-Hire*.

Rick, étoit Capitaine de port & des chantiers, & Directeur-Général de toutes les constructions du Royaume; *Will*, avoit la place de munitionnaire général, & de premier Garde des magasins royaux; *Jak* étoit Gouverneur de l'Arsenal & Inspecteur général d'artillerie. *John*, n'avoit voulu que trois femmes, les autres suivant l'usage d'alors, en prirent six à sept chacun, qui leur donnèrent un très-grand nombre d'enfans, dont quelques-uns touchoient à l'âge de devenir pères à leur tour.

Will, qu'on doit connoître pour le moins raisonnable d'entr'eux, d'après ce que j'en ai dit dans la première partie de ces Mémoires, s'étoit fâché contre moi, sur mon refus de lui accorder en mariage une des jeunes filles de l'Isle des *Rochers*. Il avoit six femmes vivantes; &, en honneur,

les deux tiers étoient de trop pour lui ; d'ailleurs, la loi de la quinzième année de mon règne, s'oppofoit à un defir auquel il y auroit eu de l'indécence de fe prêter. Ce fut à tort qu'il en prit de l'humeur, & c'eût été lui rendre un très-mauvais fervice que de confentir à le fatisfaire dans une fantaifie ridicule dans fon principe, & dangereufe par fes conféquences.

L'Églife des Catholiques venoit d'être achevée ; l'Évêque *in partibus* de l'Ifle des *Rochers*, affifté de deux Apriliens dont il avoit fait l'un diacre & l'autre foudiacre, en prit folemnellement poffeffion. Les Efpagnols & tous ceux de leur communion réfidens à *Charles-Hire*, s'étoient réunis pour rendre la cérémonie plus pompeufe. A la demande de l'Évêque & du Marquis de Pédrito, j'affiftai à la Bénédiction du Temple, fuivi du Duc de Rofter, du veldt Maréchal Comte de Burnel, & du Miniftre de la Marine. Un or-

cheſtre nombreux & un grand concours de monde attiré par la curioſité, rendit la fête auſſi brillante que les Eſpagnols l'avoient deſiré.

Je l'ai déjà dit, je ne me ſerois point refuſé à faire élever dans la même ville, une Moſquée & une Synagogue, ſi les ſectateurs de ces différentes Religions ſe fuſſent réunis pour le deſirer. Pourvu qu'on ne troublât point le bon ordre, la croyance étoit auſſi libre que l'air qu'on reſpiroit. Adorer Dieu en Latin, en Hébreu, en Anglois ou en Grec; faire par jour cinq prières pour ſuivre l'uſage du Coran, ou une ſeule adreſſée avec ferveur à l'Être ſuprême, étoit indifférent au Gouvernement. Chacun dans ſa religion devoit aimer ſon prochain, ne voir en lui qu'un frère, être ſoumis aux loix, reſpecter ſon Prince, & le regarder comme le père d'une famille immenſe, dont tous les membres ſeroient ſes enfans; le reſte étoit

une affaire d'opinion, dont j'eus toujours soin de ne pas me mêler.

Le culte du soleil avoit été abandonné de lui-même; les dociles Apriliens avoient successivement adopté nos coutumes & notre religion. Sans employer la violence, sans répandre une goutte de sang, la réforme s'étoit faite dans leurs usages, leur croyance & leurs goûts. Les habitans de *Pullosin*, avoient témoigné aussi peu de répugnance que ceux d'*Aprilis*, à se conformer aux préceptes nouveaux qu'on étoit venu leur enseigner. Ceux de *Sarcosa* résistoient encore à l'exemple & aux instructions; mais j'attendois tout du tems pour les ramener à d'autres principes, en ne souffrant jamais que la moindre contrainte aidât à les éclairer.

Nous touchions à la fin de Novembre; le Capitaine Akinson de la frégate la *Précieuse*, parti au commencement de Février, ne devoit pas

tarder

tarder d'arriver, & son retour étoit l'époque que j'attendois, pour annoncer mon abdication. Une année entière employée à me raffermir dans cette résolution, ne me faisoit plus soupirer qu'après le moment où je parviendrois à l'accomplir. Moins le terme étoit éloigné, plus j'étois impatient de pouvoir sans interruption me livrer au repos que ma santé rendoit nécessaire.

Sans cesse tourmenté par le projet qui me préoccupoit, je partis pour ma maison de plaisance de la Nouvelle-Écosse. *Charlote Rasilina*, le Prince & la Princesse Royale, les Ducs & Duchesses d'*Aprilis* & de *Sarcosa*, le Duc & les Duchesses de Roster, & les veldts Maréchaux Comtes de Burnel & de Jarvis m'y accompagnèrent. Je m'y étois rendu dans la résolution d'y demeurer jusqu'à l'arrivée de *Jenni*, & de voyager dans les

villes voisines, pour peu que son retour fût encore reculé. Le Prince *Cholula* & deux de ses femmes y vinrent augmenter ma petite Cour, qui ne laissoit pas que d'être brillante par le nombre & la qualité des personnes qui la composoient.

Rasilina avoit été jusqu'alors seule dans mon secret; elle y avoit applaudi, & desiroit avec autant d'ardeur que moi, le moment heureux de mettre ce grand dessein à exécution. Je m'en ouvris au Duc de Roster & aux Comtes de Burnel & de Jarvis; je lus dans leurs yeux qu'ils alloient combattre mon projet de toutes leurs forces; je les priai pour cette fois seulement, de s'interdire toute représentation, rien ne pouvant m'ébranler dans le parti que j'avois pris. Je leur recommandai le silence le plus absolu, ne voulant point encore que ma résolution fût divulguée.

Nous fûmes tous ensemble à Édimbourg, où le Colonel *Mathews* Springle Gouverneur de la ville, nous avoit préparé des logemens. L'accroissement de cette préfecture, & la grandeur de deux nouveaux bourgs, l'un situé à moitié chemin, & l'autre dans la partie au Nord, me prouvèrent les soins que le Colonel s'étoit donné dans l'administration de son Gouvernement. Pour lui en témoigner ma satisfaction, je le nommai au grade de Major-Général.

Pendant notre séjour, le Vice-Amiral son frère, vint mouiller dans la rade, suivi des trois nouveaux *Cutters* qui étoient nouvellement armés. Ce fut dans cette ville que je décidai que sur le chef-lieu de chaque préfecture des trois Isles, on bâtiroit un temple à l'usage des fidèles. Les ordres furent aussitôt portés par les *Cutters* à *Pullosin* & à *Sarcosa*, pour qu'on y travaillât sans délai. La demande

m'en avoit été faite à plusieurs reprises par les Gouverneurs de mes villes; elle étoit trop juste pour que je différasse à les satisfaire.

CHAPITRE XCVI.

Arrivée de Jenni & de Milord Bolvortw à Aprilis. Depart d'une escadre où des troupes sont embarquees pour secourir la Souveraine de l'Isle de Fer.

1784.

AU commencement de Janvier, la *Précieuse*, & l'*Atteinder* Capitaine Cresftaw, parurent à l'est d'*Aprilis*, & y mouillèrent le neuf, après un voyage de onze mois. Ils avoient relâché à l'Isle de *Fer*, pour des raisons, dont je détaillerai plus bas la cause & les suites. *Jenni*, l'intéressante *Jenni*, ne s'étoit pas embarquée seule sur la frégate; Milord Bolvortw, le fils de mon ancien ami, & l'infortunée *Amélia* Pacdonnnald l'avoient suivi. La bienfaisante *Jenni*, après la mort du

père refpectable de cette malheureufe fille, l'avoit prife chez elle, en s'appercevant que la raifon commençoit à lui revenir. Elle craignoit que des mains mercenaires, ou la négligeaffent dans fon état, ou ne s'appropriaffent le revenu de l'argent que j'avois fait placer autrefois pour elle.

Dans un de ces courts intervalles, où elle avoit toute fa connoiffance, fon père étant auprès d'elle à la confoler, fut frappé à fes côtés d'une attaque d'apoplexie, & expira entre fes bras. La révolution que cet accident lui occafionna, fut affez violente, pour rétablir le déréglement de fes organes. Depuis ce moment, elle n'avoit plus eu que de loin en loin des accès de mélancolie, & même à compter du jour de fon départ d'Angleterre, elle n'y étoit plus fujète.

Quand *Jenni* lui eut déclaré qu'elle alloit partir pour venir me rejoindre & voir fes enfans, *Amélia* que la

reconnoiſſance & l'amitié attachoient à ſa bienfaitrice, ne voulut point la quitter, ſur-tout en apprenant ce que j'avois fait pour elle, par un pur ſentiment de générofité, lorſque ſon père m'avoit fait part du récit de ſes malheurs.

Auſſitôt la nouvelle de l'approche des vaiſſeaux, nous étions partis d'*Enchanting Dweling*. La bonne *Jenni* paſſoit de mes bras dans ceux de *George* & de *Betty*, pour revenir m'embraſſer encore. Les Reines, le Prince Royal, & les Ducheſſes de Roſter, eurent à peine le tems les premiers jours de lui faire quelques careſſes. Les enfans de *George*, celui de *Betty*, avoient les premiers droits ſur ſon cœur; elle renaiſſoit dans eux, & ſe voyoit forcé dans un inſtant ſi doux de partager ſa tendreſſe entre tant d'objets qui attendriſſoient ſon ame, & méritoient chacun tout l'excès de ſon amour.

Durant ce mois, ce ne furent que Fêtes & parties de plaisir dans la Capitale. *Jenni*, toujours accompagnée de la reconnoissante *Amélia*, se prêtoit à tout ce qu'on imaginoit, pour lui rendre plus agréable le sejour qu'elle venoit faire dans mon Royaume. Elle demeuroit au palais ; *George* avoit desiré l'avoir chez lui, mais *Betty* soutenûe par son époux obtint la préférence. Milord Bolvortw, de l'âge à-peu-près de *George*, ne se fit pas prier pour prendre un logement à l'hôtel de Roster. Ils furent bientôt liés ensemble comme je l'avois été avec son père, & j'eus un secret plaisir de l'intimité que je vis regner entr'eux.

Le jeune Lord s'étoit trouvé présent, lorsque *Jenni* avoit appris à Milady, qu'elle alloit partir sur un vaisseau que j'avois envoyé en Europe pour la chercher; & pour ne rien cacher au lecteur, je dois lui avouer que *Jenni* n'avoit pas toujours été dis-

crète. Pressée à différentes reprises par Milady Dreston & par sa sœur, elle leur avoit raconté devant Bolvortw, ce qui je lui avois confié de mes aventures, & du rang où la fortune m'avoit élevé. Plus l'évenement étoit extraordinaire, plus il fit impression sur l'esprit du fils de Milady, qui étoit dans l'âge où ce qui tient du merveilleux, échauffe l'imagination. Sur le champ, il sollicita avec tant d'instances, la permission de partir avec *Jenni* & *Miss Amélia*, qu'il l'obtint aux conditions que son absence ne dureroit pas plus de deux ans.

Pendant que la Cour & la ville partageoient le plaisir que j'éprouvois, en voyant celle, qui la première, avoit ému mon cœur, je songeois à donner des ordres pour qu'on armât des vaisseaux & qu'on y plaçât des troupes pour une expédition à l'Isle de *Fer*. La *Précieuse* & l'*Atteinder*, ayant été assaillis d'un coup de vent

près du Cap de Bonne-Espérance, avoient mouillés à *Fals Bay*, où le gros tems ne les mettant pas en sûreté, les Capitaines avoient été forcés de couper leurs cables pour regagner le large, en abandonnant leurs ancres. Le tems s'étant adouci, ils avoient continué de faire voile.

Leur route les avoient portés près des parages de l'Isle de *Fer*; le Capitaine Akinson jugea à-propos d'y relâcher, dans la certitude de se procurer aisément de quoi forger des ancres, & de remettre en mer après avoir pris les ordres de M. Corbson. Il trouva à son arrivée, la Capitale dans la consternation. Un peuple guerrier, habitant une Isle à quinze lieues plus à l'est dans le voisinage de la Cochinchine, avoit fait une descente au nord de celle-ci, & après avoir causé de grands dégâts, s'étoit approché de la ville. Quarante Mikadas, chacun à la tête de six cens hommes

commandés par le Grand-Général de la Couronne, avoient marché contre les ennemis, & après un combat meurtrier, ceux-ci s'étoient retirés, en les menaçant de leur retour à la saison prochaine avec de nouvelles forces.

M. Corbson avoit conseillé à la Reine de profiter du passage de mes vaisseaux, pour m'envoyer un second Ambassadeur extraordinaire, afin de solliciter des secours contre l'invasion qu'elle redoutoit. L'envoyé qui résidoit à *Charles-Hire* depuis plus d'un an, se joignit à son collégue pour me presser d'armer en faveur de sa Souveraine. Il m'apprit que *Chan-to-hi*, dernier Roi de l'Isle, étoit frère du Roi de celle dont les guerriers avoient attaqué les États de son maître. Ce *Chan-to-hi*, du vivant de son père, avoit été nommé Gouverneur de l'Isle de Fer; à sa mort, par les conseils de la Reine, il n'avoit plus voulu reconnoître son frère aîné pour Souve-

rain ; il lui avoit déclaré la guerre, & vainqueur dans deux combats, il étoit parvenu à démembrer cette Isle du Royaume dont elle faisoit partie, pour s'en faire un État particulier & indépendant, en soutenant son usurpation les armes à la main.

Six ans auparavant la guerre actuelle, ce *Chan-to-hi* avoit péri avec le plus âgé de ses fils dans une bataille que son frère étoit venu lui livrer en personne, mais la mort de leur Roi ayant ranimé le courage des sujets, ils avoient forcé le Roi *Ching-Tong* à se rembarquer avec une perte considérable. La Reine aimée de ses sujets, avoit pris alors les rênes du Gouvernement, pendant la minorité de l'héritier présomptif de la Couronne. Ses plus braves soldats venoient d'être fort maltraités, & n'ignorant pas la haine que son beau-frère *Ching-Tong* lui portoit, elle s'attendoit à être la première vic-

time qu'il immoleroit à sa fureur, si la victoire se décidoit pour lui.

Laisser une femme, une Reine, une alliée en péril, pendant que j'avois des troupes qui brûloient d'exercer leur courage, c'eût été montrer une indifférence blâmable. La flûte le *Trueman*, qui avoit été lancée à la fin de Décembre, fut bientôt prête de même que le *Commercial*, à recevoir les combattans qui eurent ordre de s'embarquer.

Cinq cens hommes du premier & autant du second régiment, un bataillon de *Roster* & quatre cens gardes, formèrent deux mille deux cens hommes, qui ne pouvant tous être transportés sur les deux flûtes, & les autres étant encore sur le chantier, furent partagés sur le *Pullosin* & sur les frégates le *brave John*, le *Wakéfield* & la corvette le *Vultur*.

Le Vice-Amiral Osbrow commandoit l'escadre; les troupes de débar-

quement partirent fous les ordres du Général *Augustus* Burnel, ayant fous lui les Majors Généraux *Jak* Cunnigam & *Alexander* Burnel. Le Ministre de la guerre confia à ses frères deux de ses fils, pour leur faire faire leurs premières armes: cet exemple alloit être suivi par tous mes veldts Maréchaux, mais je les priai de vouloir bien les réserver pour une autre occasion, plusieurs de leurs enfans servans déjà comme gardes de la marine sur l'escadre.

Ils mirent à la voile au milieu de Février, & ramenèrent à l'Isle de Fer le dernier Ambassadeur que la *Précieuse* y avoit pris. Aussi-tôt le départ de l'armée, je retournai à *Enchanting Dweling* avec *Rasilina*, *Jenni*, le Prince & la Princesse Royale, le Duc de *Roster* & Milord Bolvortw. Après y avoir passé quelques jours, nous fûmes à *Édimbourg*, où j'avois écrit à l'Amiral de se trouver. Je montrai à

Jenni le lieu de mon naufrage, l'endroit que j'avois cultivé pendant plusieurs mois, la place où nous nous étions logés après notre accident, celle où nous avions bâti la première maison qui eût été construite sur ce rivage, & la colonne qui devoit perpétuer le souvenir de mes malheurs & de ma fortune.

Le vaisseau le *Rick* nous transporta à *Pullosin*. Cette Isle entrant pour quelque chose dans mes projets de retraite, je donnai différens ordres au veldt maréchal *Thomas* Cunnigam qui, n'en pénétrant point la cause, ne put jamais comprendre quel en étoit le motif. *George* voulut montrer à sa mère la ville & sa maison de *Rosterk* nous nous y rendîmes tous, &, ce ne fut qu'à la fin du mois de Mars, que nous revînmes à *Rasilinette*.

Les embellissemens que j'avois successivement ajouté à la charmante petite Isle, que la Nature bien plus

que l'art rendoit si délicieuse, laissoient à regretter lorsqu'on y étoit, qu'il n'y eût pas de quoi s'y loger au moins une nuit. Les deux *Kiosques*, le temple soutenu par huit petites colonnes, les touffes de roses & de jasmins, le bassin, dont les bords couverts des plus belles fleurs étoient revêtus de marbre, le bosquet d'orangers & de grenadiers, enchantoient la vûe, charmoient l'odorat; mais une petite maison où j'aurois pu réunir quelques livres sembloit me manquer, quand las de rêver, je desirois donner quelques instans à la lecture.

J'en fis commencer une à un seul étage de seize pieds quarrés seulement de l'autre côté de la pièce d'eau, en face du petit temple. Quoique la rivière baignât l'Isle tout autour, une haie épaisse de citronniers de dix pieds d'élévation, en rendoit l'approche plus difficile encore. On ne pouvoit y aborder en bateau que par un endroit, où

une ſentinelle veilloit jour & nuit. Un mur de ſix pieds de large, du côté où la rivière ſe ſéparoit pour couler à droite & à gauche de l'Iſle & ſe rejoindre au-deſſous, la défendoit contre les dégradations qu'auroient cauſés les efforts de l'eau.

La belle *Raſilina* & la Princeſſe Royale, ne paſſoient aucun jour ſans s'y promener avec *Jenny* & Miſs *Amélia*. Ce ne fut qu'à ma prière qu'elle permit à *George*, à *Bolvortw* & au Prince Royal d'y venir, encore n'étoit-ce jamais le matin que cette grace leur étoit accordée. C'étoit l'heure où elles prenoient le plaiſir du bain, & que nous avions coutume d'employer à parcourir à cheval les longues avenûes percées dans la ſuperbe forêt ſituée à deux milles au nord de *Raſilinette*. N'ayant jamais eu du goût pour la chaſſe, je laiſſois les jeunes gens y aller ſeuls, pour m'occuper avec le veldt Maréchal de

tout ce qui avoit rapport à son Gouvernement.

Comme on avoit réuni beaucoup d'ouvriers pour les nouvelles constructions, je fis jeter les fondemens d'un vaste corps de bâtimens dans les derrières du jardin du palais, pour servir d'écuries. Cela intriguoit le Général Cunnigam, autant que cela faisoit plaisir à *Rasilina*. Tout s'élevoit à la fois, le temple & la citadelle; & pour que l'ouvrage allât plus vîte, je fis venir trois cens maçons de *Charles-Hire*, afin que rien ne fût retardé, & qu'une construction ne nuisît point aux progrès de l'autre.

De retour dans ma Capitale à la fin d'Avril, nous vîmes sortir des chantiers les deux flûtes qui y étoient encore. Comme mon intention, quand l'escadre seroit revenûe de l'Isle de Fer, étoit de dépecer le *Reynolds*, & de faire servir la frégate le *Brave John* de vaisseau de garde, je fis conf-

truire deux nouvelles frégates pour la remplacer, & augmenter mes forces navales. La population de mes trois Isles étoit parvenûe à près de deux millions d'ames, & pour leur conserver la tranquillité dont il étoit possible qu'on troublât la jouissance, je devois toujours entretenir sur terre & sur mer les moyens de repousser toute insulte.

J'avois vu avec la plus grande satisfaction Milord Bolvortw faire assiduement sa cour à la Princesse *Amélie*, l'aînée de mes filles. Elle touchoit à sa dix-septième année, & Milord en avoit vingt-cinq accomplis. La proportion de leurs âges, l'égalité de leurs naissances, car, quoique je fusse Roi, je n'étois que Sir *George* Wollap pour mes amis; tout enfin se réunissoit pour rendre leur hymen convenable. La timidité de Bolvortw l'empêchoit de s'expliquer: en vain je faisois mes efforts pour l'enhardir. Il ne savoit pas

combien j'avois aimé son père, & les larmes que sa mort m'avoit fait répandre.

Plus libre avec *George*, il le prit pour son confident tandis que *Amélie* de son côté s'ouvroit à *Jenny* du penchant qu'elle se sentoit pour lui, & de la crainte que cela ne vînt à me déplaire. La bonne *Jenny* la rassura, & lui promit d'agir pour elle. Rofter prit les devans; il me déclara que son ami devenu amoureux de la Princesse *Amélie*, desiroit vivement que j'eusse assez de bonté pour consentir à son union. Mais, que pense votre sœur, lui répondis-je? — Bolvortw croit en être aimé. — Assurez-vous-en, c'est là première démarche que vous avez à faire. — Si les sentimens de son cœur ne sont point contraires aux vœux de mon ami, leur donnerez-vous votre consentement? — C'est ce que je vous dirai alors: en attendant, annoncez à Bolvortw, que je fus toujours l'ami véritable de son père.

Jenny entra comme je finiſſois de parler ; &, d'après ce qu'elle venoit m'apprendre, *George* courut chercher ſon ami, qui ſe jeta à mes genoux, en ſollicitant mon approbation. Je le relevai, &, ayant fait venir la fraîche & blonde *Amélie*, je lui fis embraſſer ſon amant, en lui déclarant que je l'avois choiſi pour gendre, ſi elle ne ſe ſentoit aucune répugnance à le prendre pour époux.

La nouvelle de l'union projetée ſe répandit bientôt dans la ville, & la célébration en fut fixée au retour de l'eſcadre qui étoit en mer. Je convins préliminairement avec Milord Bolvortw, que nous laiſſerions à la déciſion de ſa mère, s'il retourneroit avec ſa femme en Angleterre, ou s'il demeureroit avec elle à *Aprilis*. Dans le premier cas, je promis de lui remettre cent vingt-cinq mille livres ſterlings ; dans le ſecond, il ne recevroit que le tiers de cette ſomme ; & le ſurplus en

des terres à *Pullosin*, dont les revenus ferviroient à foutenir le rang distingué où cette alliance l'élevoit. Je joignis à cela une pension de quatre mille guinées, qui lui feroient payées annuellement du vivant de la Princesse.

J'avois près de cinquante (*f*) millions sterlings dans mon trésor; il est vrai que mes mines commençoient à tarir, parce que les principes d'humanité qui m'empêchoient de faire faire des fouilles profondes, ne laissoient épuiser que ce qui étoit à dix-huit ou vingt pieds de la superficie. Dans un cas urgent, je me ferois vu forcé de rouvrir les mines, mais la nécessité d'y recourir me paroissoit d'autant plus éloignée que l'augmentation du commerce & de l'Agriculture, me four-

(*f*) Environ douze cens millions de livres tournois. Voilà certainement le plus beau trésor qu'il y ait dans le monde, c'est bien dommage que...... *Note de l'Editeur.*

nissoit, dans les droits légers qu'on percevoit, de quoi fournir à ma plus forte dépense, celle de l'entretien de la marine & du payement des troupes.

Dom François porté par une imagination ardente à former sans cesse de nouveaux projets plus extraordinaires les uns que les autres, conçut la folle idée d'épouser Miss *Amélia* Paedonnald, qui, de toutes les femmes, étoit celle dont la répugnance étoit la mieux fondée, pour toutes sortes d'engagemens. *Dom François* ne s'adressa ni à elle ni à moi, pour faire connoître ses intentions, mais à Roster & à Bolvortw, qui, pour s'amuser à ses dépens, applaudirent à son dessein, en lui promettant de se charger de la réussite de ce qu'il desiroit.

Miss *Amélia*, dont la raison & la santé s'étoient parfaitement rétablies, avoit été si belle dans sa jeunesse, qu'elle le paroissoit encore à l'âge de trente-huit ans. Sa société me plai-

ſoit beaucoup, parce que, indépendamment de la douceur de ſon caractère, le reſſouvenir de ſes malheurs, me la rendoit infiniment intéreſſante. Elle avoit eu une éducation très-cultivée; mais vingt ans d'aliénation d'eſprit ne lui laiſſoient plus en partage qu'une langueur où elle ſe laiſſoit aller habituellement, & que le tems ſeul pouvoit diſſiper. Dès la première vûe, on ſe prévenoit en ſa faveur: *Jenni* n'étoit pas la ſeule qui lui étoit attachée; *Raſilina* ne tarda pas à ſe lier avec elles deux, & elles devinrent trois amies inſéparables.

Au milieu de ces trois femmes, *Dom François* eût fort mal figuré. Ses deux confidens, pour l'entretenir dans ſon erreur, lui déclarèrent, en lui demandant le plus grand ſecret, qu'*Amélia* n'étoit point inſenſible à ſa paſſion, mais que la différence de leurs Religions étoit un obſtacle à l'accompliſſement de ſes vœux. *Dom François*, bon

Catholique,

Catholique, comme le ſont tous les Eſpagnols, reſta interdit; cependant ſans ſe rebuter, il crut trouver un expédient très-commode, en priant ſes protecteurs de lui faciliter une occaſion favorable de voir *Amélia* tête-à-tête; certain, aſſuroit-il, de lever cette petite délicateſſe de conſcience. Pour lui procurer une entrevûe, on lui propoſa de s'habiller en femme; il y conſentit, & le jour fut pris pour le mettre vis-à-vis d'*Amélia*, qui ignoroit encore qu'il fût queſtion d'elle dans cette affaire.

Roſter avoit jeté les yeux ſur un gros ſoldat du régiment des piqueurs, qui devoit occuper la place d'*Amélia*, au rendez-vous nocturne accordé à *Dom François*. L'Aprilien qui étoit très-vigoureux, devoit emporter l'Eſpagnol ſur ſes épaules au bord du grand canal, qui commençoit à la place neuve, & le tenir dans l'eau juqu'au jour, en le faiſant nager malgré lui le plus loin qu'il

pourroit. Toute la Cour, de bonne heure, se seroit trouvée à la promenade de ce côté, pour jouir des progrès de *Dom François* dans l'apprentissage de l'art de la natation, dont il auroit reçu publiquement une première leçon avec le vêtement féminin qu'on lui auroit fait prendre.

Ce remède étoit certainement propre à opérer un grand effet sur lui, & à calmer au moins l'ardeur de ses feux. Instruit par *Rasilina* de ce qui alloit se passer, loin de prendre part à la plaisanterie, je grondai Roster & son ami, qui étourdiment auroient plus ou moins compromis l'infortunée *Amélia*. Je fis dire à *Dom François* que je le ferois remplacer dans la charge d'Inspecteur Général des régimens des gardes, s'il continuoit à me donner des sujets de mécontentement par l'extravagance de ses prétentions.

Ma menace le fit rester tranquille pendant quelque tems. La Marquise de

Pédrito étant accouchée d'un fils dans l'absence de son mari qui commandoit la corvette qui se trouvoit à l'Isle de Fer, *Dom François*, son beau-frère, voulut être le Parrain de l'enfant, cela étoit très-naturel; mais pour qu'il y eût toujours un grain de folie dans chacune de ses actions, il vint supplier *Rasilina* de lui faire la grace d'être la Marraine. Elle qui ne se gênoit pas beaucoup, l'envoya promener sans autre façon. Il supposa que Miss *Amélia* ne lui refuseroit pas de nommer son neveu, & n'osant lui en faire la proposition, il intercéda auprès de *Jenni* pour obtenir cette faveur de son amie. Celle-ci étoit la bonté même, craignant de l'affliger par une réponse désobligeante, vint me communiquer son embarras, auquel je mis fin, en chargeant un de mes écuyers de dire à *Dom François* de ma part de s'adresser à toute autre personne.

La Comtesse de Cunnigam, quoi-

que de la Religion réformée, céda à ses importunités d'autant plus facilement, qu'elle étoit liée avec la Marquise, qui fut reçûe Dame du palais, aussi-tôt qu'elle fut relevée de ses couches. Il n'y avoit dans le moral aucune ressemblance entre les deux frères; l'un étoit plein de jugement, & l'homme le plus posé de la terre; l'aurte inquiet & turbulent, toujours occupé des affaires d'autrui, & rarement des siennes, étoit, pour des minuties, dans une activité continuelle.

CHAPITRE XCVII.

Départ du Capitaine Crestaw pour l'Angleterre. Retour de l'escadre partie pour l'Isle de Fer, récit de l'expédition.

1784.

LE Capitaine Crestaw, qui s'étoit chargé à Londres de chanvre, de toiles à voile & de vin de *Porto*, fut prêt à remettre en mer à la fin d'Avril. Sa cargaison qui valoit cinq mille livres sterlings, & dont il prit les deux tiers du montant en mousselines & en toiles de coton, ne me laissa plus que la solde à lui faire compter en lingots. *Jenni* lui remit ses lettres pour sa famille établie à *Falkerk* & à *Roster-Hill*. J'écrivis par ce bâtiment à Milady Bolvortw, & son fils la prévint du mariage qu'il alloit contracter, & qui

obtiendroit certainement son approbation.

Dans le courant du mois de Mai, l'escadre dont j'attendois le retour avec tant d'impatience, ramena mes troupes victorieuses. Voici le détail de l'action qui s'étoit passée.

Aussi-tôt l'arrivée de mes vaisseaux, M. Corbson présenta à la Reine & au jeune Prince, le Général *Augustus* Burnel & tous les Officiers de l'armée, de même que le Vice-Amiral Osbrow & l'État-Major de son escadre. Elle présenta son talon à ces Messieurs, qui refusèrent net de le baiser, malgré les instances de mon envoyé, qui leur représenta envain, qu'ils désobligeroient les Grands & les indisposeroient contre lui. Les logemens & les vivres leur furent fournis aux dépens de la Cour, qui vint en grande pompe assister aux premières manœuvres des troupes.

A quinze milles de la Capitale, étoit

ſituée une ville aſſez conſidérable, défendûe par de fortes murailles; c'étoit-là le grand boulevard, où les armées de *Ching-Tong* furent arrêtées à différentes repriſes. Cette place enlevée, rendoit le vainqueur maître du Royaume, parce qu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour s'emparer de la Capitale. Ce fut dans la plaine où cette ville étoit bâtie, que le Général réſolut d'aſſeoir ſon camp.

Il n'y avoit qu'onze jours que mes troupes étoient à terre, lorſqu'on apprit que l'armée ennemie, forte de trente mille hommes, venoit de débarquer au Nord de l'Iſle, d'où l'alarme s'étoit communiquée aux habitans qui fuyoient vers la partie de l'Eſt. L'eſcadre mouillée au Sud, auroit pu couler bas la nombreuſe flotille, qui apportoit la nouvelle de cette floriſſante armée; mais il fut réſolu dans le conſeil de guerre de s'en emparer, pour ôter aux ennemis tout eſpoir de retour.

Aussi-tôt que les guerriers du Roi *Ching-tong* qui marchoit à leur tête, ne furent plus qu'à vingt-cinq milles de la Capitale, le Vice-Amiral leva l'ancre, suivi des deux frégates & de la corvette, ayant à son bord quelques interprêtes, dans le cas qu'on voulût entrer en pourparler.

L'armée de la Reine, composée de cinquante Mikadies de six cens hommes chaque, conduites par autant de Mikadas, vinrent se joindre à nos troupes au rendez vous donné près de la ville de *To-Chink-Peh*. Le Général partagea l'armée en trois Corps. Il donna l'aîle droite à commander au Major Général Cunnigam, avec cinq cens hommes du premier régiment, cent gardes & dix mille guerriers : il chargea le Major Général *Alexander* Burnel de l'aîle gauche, avec le même nombre de troupes : il se réserva le commandement du centre, avec le ba-

taillon de huit cens hommes de Rofter, deux cens gardes, & le fuplus des Mikadies.

Des mafsûes, des flèches, de longs fabres à deux tranchans, formoient de part & d'autre les armes des deux tiers des combattans; l'autre tiers avoit de petites lances de cinq pieds de long, garnies d'un fer dans la forme d'un croiffant : fix mille valets fuivoient l'armée, & portoient des vivres.

Le camp étoit établi à quinze milles de la Capitale, ayant la ville de *To-Chink-Peh* fur le derrière, une montagne efcarpée fur la droite, & une rivière très-profonde fur la gauche. Une large plaine donnant à l'infanterie la facilité de s'étendre, elle occupa l'efpace qui féparoit la montagne du fleuve. Le Général, dans fes difpofitions, avoit mis les foldats du pays en avant, en leur donnant l'ordre de ne faire aucun mouvement, & de fe replier en

arrière des troupes réglées, aussi-tôt qu'ils entendroient le signal de trois coups de fusils.

Le Prince *Ching-Tong* avançoit à petites journées : croyant n'avoir à vaincre qu'une armée qui ne pourroit résister à la sienne, il marchoit au combat persuadé de la victoire. Le 28 Mars son avant-garde parut. Le bruit de plusieurs gros tambours & de longues trompes, se joignoit aux cris des soldats, & faisoit un carillon épouvantable. Le plus grand silence regnoit de notre côté. Lorsqu'ils furent à portée de fusils, le signal convenu fit passer brusquement les Mikadies en arrière, & nos trois corps commencèrent à la fois leurs décharges, soutenues par quatre petites pièces de campagne, qui mirent d'abord le désordre dans les premiers rangs des ennemis. L'étonnement que notre artillerie leur causa, ne les empêcha pas, après être revenus d'une frayeur dont ils ne pu-

rent se défendre, de marcher fièrement vers nous.

Leur droite ne tarda pas de plier : le Major Général *Alexander* avoit pénétré de ce côté, & les ennemis se portant sur lui pour le repousser, le Général le fit soutenir par quatre cens hommes de Roster, & trois mille guerriers, pendant qu'avec les six cens hommes qui lui restoient, il rejoignit sa droite, où étoit le Major Général Cunnigam. Ils fondirent ensemble sur l'ennemi qui leur tournoit le dos, & à qui ils firent faire volte-face. Les douze cens fusiliers, par un feu continuel, parvinrent à séparer l'ennemi, & ayant rejoint le Major Général *Alexander*, ils se trouvèrent avoir quatre mille soldats de *Ching-Tong*, entr'eux & la ville de *To-Chink-Peh*, qui étoient aux prises avec sept mille hommes de la Reine.

Pendant que cette petite action avoit lieu, le Général se porta sur l'ennemi

qui avoit perdu du terrein, à la tête de ses deux mille deux cens fusiliers, & du reste des Mikadies. Le combat recommença & dura encore un quart d'heure, avec un acharnement de la part des troupes de *Ching-Tong* qui surprit les nôtres, qui ne s'attendoient pas à une si longue résistance. Cependant les quatre mille hommes qu'il ne dégagea pas, mirent bas les armes & furent faits prisonniers; plus de quinze cens de ses soldats étoient morts ou blessés, le double avoit pris la fuite; mais il lui en restoit encore vingt trois mille qui rangés près de lui, à cinq cens verges de nos troupes, sembloient reprendre haleine pour renouveller l'attaque. De notre côté il n'y eut que deux soldats tués & vingt-sept blessés, parmi lesquels se trouva un Officier de la famille de Cunnigam; & deux cens guerriers de la Reine morts ou blessés.

Les deux armées passerent le reste

du jour à s'obſerver. Le Général n'étoit pas fâché de cette inaction qui laiſſoit reſpirer ſes troupes haraſſées. Les quatre mille priſonniers, après avoir été déſarmés, furent conduits à la ville de *To-chink-peh*. Nos Officiers comptoient que pendant la nuit les ennemis viendroient les attaquer, ou qu'ils ſe retireroient ſans faire du bruit; ils ne firent ni l'un ni l'autre. Le lendemain on les vit à la même place que la veille; ceux qui avoient pris la fuite, s'étoient réunis au corps de l'armée qui étoit forte encore de vingt-quatre mille hommes, plus aguerris, mieux diſciplinés, & ſur-tout armés plus avantageuſement que ceux qui compoſoient les Mikadies.

Une banniere plus élevée que les autres, flottoit au centre des ennemis. Les principaux *Mikada's* aſſurèrent le Général, que c'étoit celle qu'on por-

voit devant le Roi; il fut alors résolu de tout tenter pour s'assurer de sa personne, afin de terminer une guerre que la bravoure des ennemis pouvoit faire traîner en longueur. A cet effet, on changea le premier plan de bataille. Vingt-cinq Mikadies furent placées à chacune des deux ailes, & nos troupes seules occupèrent le milieu. Les cinquantes Mikadies coururent ensemble sur l'ennemi, dont tous les efforts se portèrent à la droite & à la gauche. Le Général alors attaqua le centre, qui lui parut dégarni, mais où *Ching-Tong* avoit autour de lui l'élite de ses guerriers.

Nos trois premières décharges furent si brusques, & produisirent un tel effet sur les ennemis qui s'étoient serrés pour n'être pas entamés, qu'ils lâchèrent le pied, en laissant plusieurs d'entr'eux étendus sur le champ de bataille. A cent pas plus loin ils se

réunirent sous la grande banniere, en continuant de faire d'inutiles efforts pour nous résister.

Sur les deux ailes, nos Mikadies n'avoient encore obtenu aucun avantage ; il falloit empêcher que les ennemis ne vinssent à propos pour dégager le Roi qui étoit en péril. Ses guerriers en le défendant mouroient à ses côtés sans prendre la fuite, ils tomboient autour de lui comme des épis que la faux moissonne ; le carnage eût été plus considérable encore, si le Major-général *Alexander* ayant pénétré jusqu'au Roi en renversant tout ce qui s'opposoit à son passage, ne l'eût fait prisonnier.

Le combat finit aussi-tôt. La droite & la gauche où nos troupes alloient se porter, voyant la banniere royale abattue, se retirèrent en assez bon ordre. Cette journée coûta à *Ching-Tong* près de trois mille hommes. Nous eûmes un soldat tué & seize blessés, le Major-Général *Alexander* le fut

très-griévement par un des gardes du Roi, qui périt d'un coup de ſabre en voulant ſauver ſon maître. La Reine, dans les deux actions, perdit environ ſept cens hommes, dont pluſieurs cependant revinrent de leurs bleſſures. Le Général, après avoir laiſſé cinq cens hommes du premier régiment & quinze Mikadies pour garder le champ de bataille, revint triomphant dans la Capitale, en conduiſant le Roi & cinq mille priſonniers.

La bleſſure du Major Général *Alexander* étoit trop dangereuſe pour que nos Officiers priſſent part à la joie qui éclata dans la ville, quand le Brave *Ching-Tong* parut au milieu d'eux. Ce Prince ne ſe laiſſa pas abattre par la mauvaiſe fortune; il nous accuſoit de ſon malheur, & ſe contenta de prier le Général de ne pas ſouiller ſa victoire, en le livrant à ſa belle-ſœur qui ne manqueroit pas d'attenter à ſes jours. On lui promit de ne point le rendre à la Reine, aux conditions

qu'il enverroit ordre à ſon armée de ſe retirer à dix milles plus loin de *To-Chink-Peh.* Il y eut un piquet de cinquante de nos ſoldats qui le gardèrent à vûe, & lorſque les Miniſtres vinrent le réclamer de la part de leur Souveraine, ils n'emportèrent qu'un refus pour réponſe.

La Reine diſſimula le chagrin qu'elle reſſentoit de ne pouvoir à ſon gré conſolider ſon uſurpation par le ſang de ſon beau frère. Il étoit peut-être de ſon intérêt de ſe défaire d'un ennemi puiſſant qui parviendroit à la ſurprendre dans un moment où mes troupes ne ſeroient pas auprès d'elle; mais ce n'étoit pas à mes Généraux à tremper en rien dans une action lâche, dictée par la politique, & dont la honte eût rejailli ſur eux.

Les Miniſtres trouvant le Général inébranlable, parlèrent d'un traité. *Ching-Tong* jura ſur la lune que tant qu'il regneroit, il n'entreprendroit rien ſur le Royaume de ſon neveu, qu'il

reconnoissoit pour Roi légitime d'un état que le sort des armes venoit de lui assurer. Il fut libre aussi-tôt qu'on eût reçu son serment. Il avoit à son bonnet trois gros diamans, il donna au Général celui du milieu, & les deux autres à sa demande furent remis aux deux Majors-Généraux. Il fut voir le blessé, & témoigna à sa vûe la plus grande sensibilité. *Si votre Roi*, lui dit-il, *a beaucoup de guerriers aussi braves que vous, il n'éprouvera jamais le même sort que moi.*

On rendit à ce Monarque, qui méritoit une meilleure destinée, les cinq mille prisonniers qui le suivirent jusqu'au rendez-vous du reste de son armée, d'où il se rendit au rivage au milieu des acclamations de ses soldats, qui, après avoir donné des larmes à sa captivité, craignoient d'avoir bientôt à en répandre sur sa mort.

L'avant veille du jour où le Prince obtint la liberté, le Vice-Amiral Os-

brow revint de son expédition, sans avoir pu effectuer la destruction méditée des barques ennemies. Après avoir été contrarié par les vents, des bas fonds l'avoient empêché de raser la côte d'assez près pour anéantir la flottille de *Ching-Tong*. La corvette tirant moins d'eau, eut l'ordre de s'approcher le plus qu'elle pourroit. Le Marquis de Pédrito qui la commandoit, coula bas cinq à six petits bâtimens qui se trouvèrent plus au large que les autres, & tous se rangèrent le long du rivage à une distance où le canon ne pouvoit plus les atteindre.

Ce contre-tems devint un bonheur; car si le contraire fût arrivé, on auroit été bien embarrassé de vingt-sept à vingt-huit mille hommes dont le transport seroit devenu difficile. La Reine ne redoutant plus un ennemi, dont l'approche lui avoit causé de si vives alarmes, & voyant le Trône de

son fils affermi par le traité que nos succès, joints au revers qu'avoit éprouvé son beau-frère, lui avoient fait obtenir, oublia la mauvaise humeur que le refus du Général lui avoit occasionnée, pour se livrer sans contrainte à une joie dont toute sa Cour partagea l'ivresse. Ses Ministres comprirent très-bien que des remerciemens n'acquittoient pas leur Souveraine de la reconnoissance qu'elle devoit à ses braves défenseurs; mais que peut-on offrir, quand on ne posséde que du fer?

Après plusieurs pourparlers, M. Corbson fit une convention avec eux; elle portoit que le Général recevroit quinze cens barres de fer en présent, que les deux Majors-Généraux en auroient chacun mille, qu'il en seroit délivré six cens à chaque Colonel, trois cens à chaque Capitaine, & ainsi en diminuant suivant les grades. Les soldats devoient en avoir cinquante chacun pour leur part; la barre, sui-

vant l'usage, devant peser quarante livres (g).

Les ordres des Ministres & la diligence des employés, ne purent par-

(g) D'après ce compte, il devoit être livré environ cent cinquante mille barres de fer, qui, à quarante livres de poids, devoient former six millions pesant de fer. Si eu égard à sa rareté dans le Royaume de *Sir George* & au besoin qu'il en avoit, il l'a racheté de son armée sur le pied de huit sous la livre monnoie de France, le Général aura reçu pour sa part vingt-quatre mille livres tournois, avec le gros diamant de *Ching-Tong*, qu'il faut rondement estimer cent mille écus, & chaque soldat huit cens livres. Il est fort agréable d'aller à ce prix mettre la paix chez ses voisins. Si beaucoup de petits Royaumes eussent environné la Nouvelle-Bretagne, & que les habitans se fussent faits de tems-en-tems la guerre entr'eux ; il n'y auroit point eu de Capitaine en Europe, qui eût reçu d'aussi forts appointemens que les simples soldats de *Sir George*. *Note de l'Editeur.*

venir à livrer avant le départ de l'escadre cet énorme amas de ferraille. M. Corbſon fut chargé de recevoir le ſurplus. Il eſt probable, ſi tout avoit été prêt, que les vaiſſeaux qui ſe trouvoient à l'Iſle de *Fer*, n'euſſent pu l'emporter. Après avoir encombré les deux *Flûtes*, le ſurplus fut chargé ſur l'eſcadre qui mit à la voile, auſſitôt que la ſanté du Major-Général *Alexander* Burnel lui permit de ſupporter le mouvement de la mer.

CHAPITRE XCVIII.

Mariage de la Princesse Amélie, fille de Sir George. Assemblée générale de tous les Grands du Royaume, & des Députés des différentes Préfectures. Discours du Roi à cette occasion.

1784.

LA frégate le *Bravè John*, fut désarmée aussi-tôt le retour de l'escadre, & je destinai ce bâtiment à servir de vaisseau de garde. Le Capitaine *Anthony* Whitbréad, qui en avoit eu le commandement, eut la promesse de celui d'une des deux frégates qui étoient sur le chantier, & le Marquis de Pédrito, qui obtint le grade de *Commodore*, devoit commander l'autre; *Dom César* Pachéco, fut nommé

à sa place Capitaine de la corvette le *Vultur*.

Le premier Juin, Milord Bolvortw épousa la jeune & jolie Princesse *Amélie*. Le couple amoureux se rendit au temple enivré d'une joie pure, & le cœur rempli de ce doux tressaillement qui précède le bonheur. La Cour fut en fête pendant trois jours, & ma satisfaction de voir le fils de mon ami devenir mon gendre, surpassoit peut-être celle qu'il éprouvoit.

Rien ne retardant plus l'exécution de mon projet, il fut adressé une lettre circulaire à tous les *Conservators* & Députés de chaque Préfecture, aux Gouverneurs des villes & aux Officiers-Généraux de mon Royaume, pour qu'ils eussent à se rendre à *Charles-Hire* pour le vingt-cinq du mois.

Le jour marqué pour la convocation de tous les Grands de mes États, je me rendis à l'assemblée qui étoit composée des Ministres d'État, des

des cinq veldts Maréchaux, de quatre Généraux, de huit Major-Généraux, de quarante Colonels, de l'Amiral, des deux Vice-Amiraux, du Commodore, de quatorze Capitaines de vaisseaux, des douze *Conservators*, de vingt-quatre députés, de l'Archevêque de *Charles-Hire*, de l'Évêque de *Burnel*, & de celui de l'Isle des *Rochers*. Je m'assis sur mon Trône d'or, ayant à ma droite le Prince Royal, le Prince *Ernest* & le Duc de Roster; & à ma gauche, le Duc d'*Aprilis*, le Duc de *Sarcosa* & le Prince *Edmond*; les autres assistans se rangèrent sur les deux côtés de la salle. Quand tout le monde eut pris sa place, je commençai ainsi:

DISCOURS DU ROI,

Devant l'Assemblée des Députés & des principaux de son Royaume.

» Depuis le jour qu'un de ces ha-
» sards qui ne se rencontrent pas deux

» fois en dix ſiècles, a mis entre mes
» mains le ſceptre & la couronne;
» je me ſuis fait une loi de n'enviſager
» dans le rang ſuprême, qu'un dépôt
» qui m'étoit confié pour le bonheur
» de ceux qui vivent dans ces heu-
» reuſes contrées. Je me ſuis regardé
» comme le père d'une nombreuſe fa-
» mille, qui doit porter ſa tendre ſol-
» licitude ſur chacun des membres
» qui la compoſent; mon règne a été
» un Gouvernement paternel.

» La connoiſſance des malheurs ſans
» nombre, qui déſolèrent l'Europe &
» l'Aſie après la deſtruction de l'Em-
» pire Romain, le ſang dont elles fu-
» rent ſi ſouvent inondées, les terri-
» bles révolutions qu'elles éprouvè-
» rent, avant l'époque où partagées
» en pluſieurs dominations, elles par-
» vinrent à ſe maintenir dans l'état où
» elles ſont aujourd'hui, me firent
» faire de ſérieuſes réflexions ſur les
» devoirs que j'avois à remplir, pour

» empêcher que ce Royaume ne fût
» à sa naissance en proie aux mêmes
» calamités qui bouleversèrent, à dif-
» férentes reprises, les contrées de-
« venûes depuis les plus florissantes
» de la terre.

» Pour vous bien pénétrer des cau-
» ses qui apportèrent de si grands
» changemens dans les mœurs & les
» constitutions, je vais mettre sous
» vos yeux par un court exposé, la
» situation de l'Europe & de l'Asie
» au commencement du huitième, jus-
» qu'à la fin du quatorzième siècle.

» Après que l'Italie eut été ravagée
» par les Barbares, qui du fond du
» Nord étoient venus changer la forme
» de son Gouvernement, des querelles
» interminables divisèrent ses peuples,
» & elle fut long-tems déchirée par
» les factions qui se disputoient le
» droit d'y commander. Le fanatisme
» & l'ignorance d'un côté, la discorde
» & la débauche de l'autre, augmen-

» tant chaque jour le désordre, li-
» vroient la patrie des Scipions & des
» Césars au pouvoir du premier maî-
» tre qui auroit voulu s'en emparer.

» La gloire n'animoit plus ces nou-
» veaux Romains, dont les aïeux
» avoient faits la conquête du monde.
» Le courage s'énerva, les arts tom-
» bèrent, & l'avillissement des peu-
» ples suivit de près la décadence
» de l'Empire. Les Papes, premiers
» Évêques de Rome, soumis alors
» pour le temporel à un Exarquat,
» dont le siége étoit à Ravenne, lui
» disputoient avec effort un pouvoir
» dont ils avoient besoin pour affer-
» mir leur autorité.

» Dans tout l'occident Chrétien,
» Rome étoit déjà révérée comme la
» mère commune. Cette puissance des
» Papes, toujours foible & toujours
» exigeante, & qui fut par la suite si
» fatale au reste de l'Europe, par les
» prétentions qui la remplirent de

» troubles & de divisions ; par les fou-
» dres & les anathêmes qui armèrent
» souvent le fils contre le père, & les
» sujets contre les Rois, bornoit alors
» sa politique à obtenir une primatie
» pour le spirituel, que l'Église d'O-
» rient lui contestoit.

» Au huitième siècle, les Papes
» conçurent le dessein hardi d'établir
» le siége de l'Église d'Occident dans
» cette ancienne Métropole de l'Uni-
» vers, dont la splendeur paroissoit
» à jamais anéantie, depuis le coup
» fatal que lui avoit porté Constan-
» tin, en transférant le siége Impé-
» rial à Constantinople. Le Pape *Za-*
» *charie* crut trouver un moyen d'as-
» surer ses prétentions, en reconnois-
» sant l'usurpateur *Pépin* pour Roi
» légitime de la France. *Etienne* III
» fit plus, il appella ces mêmes Fran-
» çois à son secours, & aidé par eux,
» il abolit dans Rome le pouvoir des

» Empereurs, qui paroissoit si formi-
» dable.

» L'Angleterre, sans énergie & sans
» puissance, prise, reprise, & toujours
» saccagée, conquise enfin par les An-
» glo-Saxons, fut partagée par eux
» en sept petits États, qui se réunis-
» soient pour faire la guerre aux Écos-
» sois & aux Danois, deux nations
» belliqueuses, qui travailloient à la
» soumettre, & qui ne parvinrent qu'à
» la diviser. Réunie en une seule do-
» mination sous le Roi *Egbert*, elle
» fut encore ravagée par ces mêmes
» pirates, qui y avoient déjà porté le
» fer & le feu, & qui l'assujettirent en
» faisant de cette Isle un théâtre de
» carnage.

» Enfin parut le grand Alfred :
» d'abord vainçu par les Danois, il
» est obligé d'attendre dans la retraite,
» que les circonstances lui offrent les
» moyens de chasser de sa patrie les

» barbares qui la désoloient. L'occa-
» sion s'en présente bientôt; à la tête
» d'une petite troupe déterminée, il
» surprend les Danois, & gagne une
» victoire complette. Les vainqueurs
» & les vaincus le reconnoissent pour
» leur Roi; il soumet la ville de Lon-
» dres qui lui résistoit encore; il l'em-
» bellit, la fortifie, & pendant douze
» ans d'un règne paisible, occupé à
» défendre & à policer son Royaume,
» il y établit des Jurés, il y bâtit
» des églises, il y fonda l'académie
» d'Oxford, il encouragea le com-
» merce & l'agriculture, & mourut
» regretté de sa nation, qui lui dut
» sa gloire & sa prospérité.

» En Orient, l'Empire de *Constan-*
» *tin* commençoit à décheoir. Pen-
» dant que l'esprit sophistique des
» Grecs y excitoit de nouveaux trou-
» bles, & que chaque mystère, fai-
» sant naître des opinions, ouvroit
» aux deux partis, jamais d'accord

» entr'eux une source, intarissable de
» disputes; un homme d'une naissance
» obscure, mais dont l'audace & l'am-
» bition égaloient le courage, avoit
» accru son Empire des démembre-
» mens de celui de *Constantin*. L'en-
» censoir dans une main & l'épée dans
» l'autre, *Mahomet* parlant à un peu-
» ple crédule & superstitieux, s'an-
» nonce pour l'envoyé du ciel; qui
» lui communique par des inspirations
» les préceptes divins qu'il vient éta-
» blir.

» Sa mâle éloquence persuade la
» multitude toujours avide de nou-
» veautés; il assemble autour de lui
» une armée de fanatiques, dont il
» emploie le zèle & la valeur pour
» accréditer son imposture. Les peu-
» ples vaincus deviennent d'ardens
» prosélytes; il soumet l'Arabie &
» l'Égypte, & bientôt sa Religion
» adoptée en Asie, est reçûe dans une
» partie de l'Afrique.

» L'Empire de Constantinople, tou-
» jours soumis aux Empereurs Grecs,
» subsistoit encore, quoiqu'ébranlé
» jusques dans ses fondemens. Il dé-
» goutta pendant deux cens ans du
» sang de ses maîtres. *Maurice* & ses
» cinq enfans sont massacrés; *Phocas*,
» arraché du Trône que ses meurtres
» & ses incestes avoient souillé, est
» assassiné publiquement par ceux mê-
» me qui l'y avoient placé; son suc-
» cesseur est empoisonné par l'Impéra-
» trice *Martine*, qui périt à son tour
» au milieu des supplices; *Constans*
» est assommé dans un bain par ses
» propres favoris, qui après lui avoir
» frayé le chemin de l'Empire, re-
» gretèrent bientôt d'avoir remis le
» pouvoir suprême entre ses mains:
» *Justinien* II..... Je m'arrête, ma
» bouche se refuse à retracer cette
» suite d'horreurs. . . . .

» *Charlemagne* regnoit alors en Eu-
» rope. Son Empire s'étendoit depuis

» les bords du Rhin, jusqu'aux Pyré-
» nées & aux Alpes. Après trente
» ans de combats & de victoires, il
» soumet la Saxe, le Danemarck & le
» reste de l'Allemagne, & force les
» vaincus de recevoir la Religion Chré-
» tienne. Il détruit en Italie le Royau-
» me des Lombards, & ce Prince le
» plus ambitieux & le plus grand guer-
» rier de son siècle, maître de l'Ita-
» lie comme de l'Allemagne & de la
» France, vient à Rome en 801,
» pour s'y faire couronner Empereur
» d'Occident. L'Empire immense qu'il
» avoit formé, divisé après sa mort
» entre ses enfans, à qui, même de
» son vivant, il avoit fait les parta-
» ges, fut par cette fausse politique
» un objet de guerre entr'eux ; qui
» mit long-tems les armes à la main
» à ses descendans.

» Les Musulmans d'Afrique s'étoient
» emparés d'une grande partie de l'Es-
» pagne. Appellés dans ce Royaume

» par l'Archevêque Opas, qui eut
» recours à eux pour venger la mort
» de son père, assassiné par l'usurpateur
» *Rodrigue*; ils ne lui tinrent aucune
» de leurs promesses, lorsqu'après la
» défaite & la mort du Roi *Rodrigue*,
» ils se virent possesseurs des Provin-
» ces qu'ils avoient envahies. Les
» vainqueurs tolérèrent les Églises
» Chrétiennes, mais soumirent à leur
» joug les peuples qu'ils avoient vain-
» cus.

» Des discussions sans cesse renais-
» santes, tantôt entre les Espagnols,
» tantôt entre les Musulmans, quel-
» quefois entre ces deux nations réu-
» nies, firent succéder à l'oppression
» publique, de plus grandes calami-
» tés que celles qu'on avoit voulu
» prévenir. Ce Royaume asservi res-
» toit dans un état continuel de guerre
» civile; les factions éclatèrent bientôt
» suivant les intérêts des différens
» partis.

» *Louis* le Débonnaire, fils de *Char-*
» *lemagne*, profita habilement de ces
» divisions. Ses troupes après un long
» siége, qui selon quelques Historiens,
» dura près de deux ans, se rendirent
» maîtres de Barcelonne. C'est de
» cette époque, 796, que la puissance
» des Maures commença à s'affoiblir.
» Les Chrétiens d'Espagne, sous *Al-*
» *fonse*, refusèrent le tribut aux Ma-
» hométans; & le succès d'une pre-
» mière tentative ayant enhardi leur
» courage, ils commencèrent à secouer
» le joug sous lequel ils gémissoient.
» Ce ne fut cependant que trois siè-
» cles après, en 1035, que *Ferdi-*
» *nand* le Catholique, Roi de Navarre
» & d'Arragon, enleva la Castille aux
» Maures, & la joignit au Royaume
» de Léon que possédoient les Chré-
» tiens, pour en former le commen-
» cement de la Monarchie Espagnole,
» qui sous *Charles-Quint* acquit une
» si grande consistance.

» Deux villes maritimes d'Italie,
» Venife & Gênes, s'élevoient infen-
» fiblement, plus par une induftrie
» fage, & les avantages du commerce
» que leurs fituations favorifoient, que
» par cet efprit de conquête dont
» elles ne furent cependant pas exem-
» ptes. L'une & l'autre s'établirent
» en République, & nommèrent pour
» Chef un des principaux de leur
» pays, qui fous le nom de Doge,
» les a fucceffivement gouvernés juf-
» qu'à nos jours.

» Je ne parlerai point de la Ruffie
» & de la Pologne; ces deux Etats
» enfoncés dans le Nord, étoient com-
» pofés de barbares aux trois quarts
» fauvages, qui obéiffoient à des Sou-
» verains tributaires des Tartares; ils
» donnoient à leurs Rois le nom de
» Czar. L'éloignement de ces deux
» Royaumes du refte de l'Europe
» policée, étant un obftacle aux liai-
» fons que fes peuples euffent pu for-

» mer ; leur histoire à peine connûe, » n'offre aucun trait remarquable, jusqu'au moment où la Religion Chrétienne commença à s'y introduire. » En Russie ce fut la femme du père » du Czar Jaraslau, qui la fit em-» brasser à son mari, & la femme de » Wiceslas Duc de Pologne, sœur du » Duc de Bohême, parvint aussi à » convertir son mari. Dans ces deux » Royaumes, le changement de Reli-» gion fut occasionné par les femmes.

» L'Empire de la Chine, qui subsiste » avec splendeur depuis plus de qua-» tre mille ans, étoit alors ce qu'il » est aujourd'hui, l'Empire le plus » peuplé. Les Tartares Mant-choux » conduits par le célèbre *Gengis*, un » de leurs Kans, en subjuguant ce » Royaume n'avoient rien changé, » ni à ses usages, ni à ses mœurs, ni » à sa religion.

» L'état de l'Europe & de l'Asie, » fut dans les siècles suivans, par les

» querelles particulières de ses Sou-
» verains, & les prétentions des Pa-
» pes, comme une terre agitée par
» l'effet d'un violent tremblement.
» Après la mort du grand *Alfred*,
» l'Angleterre étoit retombée dans la
» confusion & la barbarie. Après avoir
» été subjuguée par les Saxons & les
» Danois, elle le fut encore par les
» Normands. Leur Duc *Guillaume* le
» Conquérant, parti de *Saint-Valeri*
» en 1066, avec une flotte nombreu-
» se, débarque en Angleterre, gagne
» une victoire, & marche droit à
» Londres, où la Couronne lui est
» offerte.

» Les Empereurs de leur côté, ne
» conservèrent pas long-tems le droit
» de nommer les Papes. Sous le foi-
» ble *Henri* IV, le peuple Romain
» sans attendre les ordres de l'Empire,
» élut le Chef de l'Église. Cette pre-
» mière audace suivie de l'impunité,
» enhardit la Cour de Rome à s'affran-

» chir d'une obligation qu'elle avoit
» contractée, par la nécessité d'obéir
» au vainqueur. *Grégoire* VII osa
» menacer de l'excommunication ce
» même *Henri* IV son bienfaiteur &
» son maître; & pendant que ce Prince
» étoit occupé dans ses États à appai-
» ser une guerre civile, il lui envoya
» deux Légats pour le sommer de venir
» rendre compte de sa conduite. Sur
» son refus, son Royaume est mis en
» interdit, & il est forcé par les cir-
» constances & par sa pusillanimité,
» de venir se jeter aux pied du Pon-
» tife, pour obtenir l'absolution des
» crimes qu'on lui imputoit.

» L'Empire Grec, quoiqu'affoibli,
» conservoit encore dans la ville Im-
» périale, un reste de sa grandeur
» éclipsée. Malgré ses pertes & les
» révolutions du Palais, cette ville
» déchue, mais encore opulente &
» peuplée, se regardoit comme la pre-
» mière du monde, lorsqu'un zèle

» aveugle, animé par les exhortations
» de quelques Moines fanatiques, fit
» naître ces malheureuses croisades
» qui dépeuplèrent l'Europe. Plus de
» deux millions d'hommes, des Rois,
» des Princes, une foule de Cheva-
» liers, la fleur de la Noblesse, mar-
» chèrent à différentes reprises à la
» conquête des Saints-Lieux. Delà vin-
» rent ces donations immenses faites
» aux Couvens des Religieux, & les
» achats qu'ils firent à vil prix des
» biens des Seigneurs qui partoient
» pour la Palestine; dans la persuasion
» que leurs armes suffisoient pour con-
» quérir des Royaumes.

» La débauche, la peste, les com-
» bats, firent périr toute cette multi-
» tude, qui accouroit le fer & la flam-
» me à la main, annoncer au nom
» d'un Dieu de paix, que les terres qui
» appartenoient à d'autres devoient
» devenir leur propriété. L'Orient fut
» un gouffre qui engloutit toutes ces

» armées de croisés. Les Papes en-
» voyoient des Légats chez tous les
» Princes Chrétiens, pour se plaindre
» du refroidissement de leur zèle, lors-
» qu'ils devoient s'armer pour arracher
» Jérusalem des mains des Musulmans.
» Ils annonçoient que chaque croisé,
» obtenoit par le fait la rémission de
» ses péchés.

» L'Angleterre, la France, l'Al-
» lemagne & l'Italie, formèrent de
» nouvelles croisades, qui eurent à-peu-
» près le même sort que les premiè-
» res. Le voisinage de Jérusalem, de
» Ptolémaïs, d'Héraclée & d'Antio-
» che, furent teints du sang des Chré-
» tiens, qui y trouvèrent toujours leurs
» tombeaux, parce qu'ils y furent
» conduits par des Chefs sans con-
» noissance, plus fanatiques & aussi
» ignorans que ceux qui marchoient
» à leur suite.

» Pendant que l'Empire d'Allemagne
» disputoit à Rome un vain titre

» d'élection, l'Empire d'Orient avoit
» changé de face. Le grand Saladin,
» neveu du Soudan d'Égypte, après
» avoir vaincu & disperfé les Chré-
» tiens établis dans la Judée, respecta
» les jours de Lusignan leur Roi. *Phi-*
» *lipe-Auguste* & *Richard* Cœur-de-
» Lion, marchèrent ensemble à la tête
» de cent mille croisés contre le vain-
» queur de Jérusalem. Après quelques
» légers avantages, toute cette mul-
» titude disparut de nouveau de des-
» sus la surface de la terre. Le Roi
» de France retourna dans son Royau-
» me avec aussi peu de gloire, mais
» plus de bonneur que celui d'Angle-
» terre, qui fut fait prisonnier en tra-
» versant l'Allemagne pour se rendre
» dans ses États.

» La dernière croisade fut faite sous
» *Saint-Louis*, qui auroit pu achever
» de policer la France & la rendre
» triomphante ; & qui fut mourir en
» Afrique auprès de l'ancienne Car-

„ thage. Toutes ces émigrations qui „ avoient dépeuplé l'Occident, avoient „ ouvert aux Turcs le chemin de „ Constantinople. Amurat paroît de„ vant les murs de la ville; Paléologue, „ qui en étoit Empereur, court en „ vain solliciter des secours auprès du „ Pape, dont il reconnoît la supré„ matie; il est forcé de se soumettre „ à sa destinée, & son fils à qui il „ avoit fait crever les yeux, aidé par „ Bajazet successeur d'Amurat, rentre „ dans Constantinople, & s'asseoit sur „ le Trône des Césars.

„ Bajazet, vaincu par Tamerlan, fa„ cilita au foible Paléologue les moyens „ de recouvrer une Couronne qu'il „ méritoit si peu de porter. Enfin „ Mahomet II en 1453, s'approcha „ des portes de la ville Impériale, „ pendant que les habitans se dispu„ toient entr'eux, s'il falloit prier „ Dieu en Latin ou en Grec. La „ ville est prise, Constantin le dernier

„ des Empereurs, eſt tué dans la foule,
„ & cet Empire dont la Puiſſance
„ avoit fait trembler le reſte de la
„ terre, eſt ſoumis aux Turcs, qui
„ depuis ont fait de Conſtantinople la
„ Capitale de leur Empire.

„ La France & l'Angleterre épui-
„ ſées d'hommes & d'argent, ne furent
„ pas plutôt parvenûes à guérir les
„ plaies profondes occaſionnées par le
„ grand nombre de ſoldats qui avoient
„ paſſé en Orient, que ces deux na-
„ tions dont la rivalité commença du
„ moment qu'ils n'eurent plus d'inva-
„ ſions à craindre de la part des bar-
„ bares, ni de troupes à faire partir
„ pour les croiſades, ſe firent avec
„ acharnement la guerre entr'elles. Al-
„ ternativement victorieuſes & vain-
„ cûes, elles obtinrent des ſuccès l'une
„ ſur l'autre, & éprouvèrent mutuel-
„ lement des pertes.

„ Sous *Édouard* III, les Anglois
„ après pluſieurs ſuccès gagnèrent une

» victoire si complette à la fatale journée de Poitiers, que *Jean* Roi de France & un de ses fils, furent faits prisonniers. Le Prince Noir usa de son avantage avec modération ; il conduisit le Roi à Bordeaux, & de là à Londres, en le traitant toujours avec le plus grand respect.

» Les Anglois, depuis la bataille de Créci, étoient maîtres d'une grande partie de la France. Après la mort d'*Edouard* III & celle du Prince Noir son fils, les François sous *Charles* V, vainqueurs à leur tour, recouvrent leurs Provinces envahies, & portent la guerre en Angleterre, dont ils ravagent les côtes. Le fameux Duguesclin avoit réparé la gloire des François ; mais ce héros vécut trop peu pour le bonheur de la France. Sous le malheureux *Charles* VI, ce Royaume fut en proie aux calamités d'une guerre civile, par les prétentions du Duc de Bour-

» gogne, du Duc d'Orléans, & celles
» de la Reine *Isabelle*, qui deman-
» doient tous trois la régence. Celle
» des trois factions qui dominoit, fai-
» soit assassiner ou conduire au gibet,
» ceux de la faction contraire, &
» Paris étoit le théâtre où chaque
» jour offroit aux yeux des citoyens
» de nouvelles scènes d'horreur.

» L'Angleterre profita de la divi-
» sion de ses voisins, pour reprendre
« ce qu'elle avoit possédé par droit
» de conquête, ou ce qui lui avoit
» été donné par les traités. *Henri* V,
» descend en Normandie avec une ar-
» mée formidable, il s'avance dans le
» pays, & gagne la bataille d'Azin-
» court, qui fut glorieuse pour lui
» sans être aussi funeste à la France,
» qu'on avoit lieu de le craindre.

» *Louis* VIII, fils de *Philipe-Au-*
» *guste*, avoit été à Londres couronné
» Roi d'Angleterre en 1216, & n'a-
» voit pas long-tems conservé cette

» Couronne ; *Henri* V, en épousant la
» fille de l'infortuné *Charles* VI, de-
» vint également Roi de France, &
» après avoir paisiblement fait son en-
» trée à Paris, (g) son règne fut d'aussi

(h) Combien la ville de Paris étoit alors différente de ce qu'elle est aujourd'hui ! Le vin y étoit si rare, qu'on n'en voyoit presque que chez les apothicaires. La bougie étoit inconnûe, & la chandelle un luxe, mais un luxe plus grand encore étoit de se faire traîner en charette dans les rûes. Ce luxe parut si prodigieux à *Philippe*-le-Bel, qu'il défendit aux bourgeoises d'user de cette commodité, qui ne devoit être réservée que pour les Dames de la Cour. Un de nos fiacres Anglois eût paru, au commencement du XIV siècle, le comble de la somptuosité; celui qui s'en seroit servi, auroit eu la réputation d'un dissipateur. Que diroit un des bons Parisiens de ce tems-là, si reparoissant tout-à-coup dans une de nos rûes, un peu fréquentées, il s'y voyoit assailli par cette nuée de cabriolets, qui mettent chaque jour en danger la vie des habitans? *Note de l'Editeur.*

» courte

» courte durée, que celui de *Louis*
» VIII, en Angleterre. Une Maladie
» dont le traitement étoit alors in-
» connu, le ſurprit à Vincennes, &
» l'enleva au monde à l'âge de trente-
» quatre ans.

» *Charles* VII, après la mort de ſon
» père, fut obligé de reconquérir ſon
» Royaume, Province à Province, &
» ville à ville, à-peu-près de la mê-
» me manière que le Grand *Henri* IV,
» fut forcé de le faire depuis. C'eſt
» ſous le règne de *Charles* VII, que
» parut cette fameuſe Pucelle, qui aida
» le Roi de France à expulſer les An-
» glois de ſes États.

» La Puiſſance des Papes s'étoit éle-
» vée ſur la foibleſſe des Empereurs
» d'Allemagne. Le plus grand déſor-
» dre avoit regné à Rome, & l'Eu-
» rope avoit vu avec ſcandale, juſ-
» qu'à deux & trois Papes à la fois,
» s'anathématiſant l'un l'autre, levant
» des troupes, formant des conciles,

» s'appuyant tantôt de la protection
» du Roi de France, & tantôt de celle
» de l'Empereur; mais ſous *Jule* II, la
» Thiare avoit repris un nouveau luſ-
» tre, & la politique rafinée de ſes
» ſucceſſeurs, établit à jamais à Rome
» le ſiége Pontifical.

» Voilà, en peu de mots, les évé-
» nemens qui ſe ſont paſſés en Europe
» & en Aſie, avant la formation des
» Royaumes qui y fleuriſſent de nos
» jours. Je vous les ai rapidement
» tracés, pour que vous puiſſiez les
» embraſſer d'un ſeul coup-d'œil, &
» vous mettre en état de juger com-
» bien l'ambition de quelques Princes,
» & les querelles ſur la Religion ont
» déſolé la terre. Vous avez vu que
» toutes les nations ont été malheu-
» reuſes, juſqu'à ce que les loix &
» le pouvoir légiſlatif y ayent été éta-
» blis.

» Comparez actuellement la tran-
» quillité dont vous jouiſſez aux trou-

» bles, aux désordres que je viens
» de vous peindre, & rendons grace
» au ciel de nous avoir fait vivre dans
» un Royaume & dans un siècle, où
» de pareilles scènes ne se renouvel-
» lent plus. La tolérance est établie
» parmi nous ; & la plus grande liber-
» té dans le culte, m'a paru le seul
» moyen de garantir mes sujets des
» querelles religieuses qui ont fait
» couler tant de sang.

» Je n'ai pas besoin de vous rappeler
» les circonstances heureuses qui ont
» joint les Isles de *Pullosin* & de *Sar-*
» *cosa* à celle d'*Aprilis*, pour en
» former le Royaume que j'ai gou-
» verné depuis avec la justice dont
» un Roi ne doit jamais s'écarter. Elles
» n'ont point été conquises le fer à la
» main ; les bûchers n'y ont jamais été
» allumés, pour en forcer les habi-
» tans, à quitter leur Religion pour
» embrasser la nôtre. J'ai laissé au
» tems & à l'exemple, à ramener de

» leur erreur, les peuples qui vivoient
» paisiblement avant notre arrivée dans
» ces régions sauvages.

» Après dix-huit ans de règne, sentant mes forces s'affoiblir, je vous
» ai assemblés pour vous annoncer le
» dessein où je suis de me nommer
» un successeur de mon vivant. Le
» Prince Royal est encore jeune, à la
» vérité; mais vos conseils l'aideront
» à porter dignement une couronne
» dont par mes soins le poids est de-
» venu léger. L'Etat ne doit rien, mes
» trésors montent à plus de cinquante
» millions sterlings; les fonds destinés
» pour les constructions commencées
» sont assignés sur le produit des mines
» des trois derniers mois de cette an-
» née. La Marine est sur un pied res-
» pectable, mes forces de terre, avec
» une légère augmentation, n'auront
» plus besoin que d'être entretenûes
» dans l'état où elles sont.

» L'éloignement où nous sommes

» des contrées qui ont éprouvé les
» événemens malheureux dont je vous
» ai fait le tableau, ne doit pas nous
» tranquilliser sur les efforts que pour-
» roient faire quelques nations Euro-
» péennes, pour envahir cet état nais-
» sant. D'après cette considération, je
» vous exhorte de conserver toujours
» le même nombre de troupes, &
» d'avoir soin que les vaisseaux que
» j'ai fait construire soient en état de
» s'opposer aux hostilités qui vous me-
» naceroient par la suite.

„ Je vous préviens qu'il est inutile
„ de vouloir combattre ma résolu-
„ tion ; elle est inébranlable, & la
» nécessité me la dicte. Ma santé est
» chancelante, mes forces sont épui-
» sées, il ne me reste plus qu'une
» bonne volonté devenûe impuissante.
» Je sais d'avance que plusieurs d'en-
» tre vous se préparent à me faire des
» répréséntations, que je les prie de
» m'épargner, parce qu'elles ne chan-

„ geroient rien à mes projets. Je fixe
„ mon séjour dans l'Isle de *Pullosin*,
„ pour être plus près de vous, & je
„ vous donne ma parole royale de
„ ne jamais retourner en Angleter-
„ re, comme vous pourriez le crain-
„ dre.

„ Les larmes que je vous vois ré-
„ pandre, me font une preuve de
„ votre amour & de votre reconnois-
„ sance, & je n'en avois pas besoin
„ pour en être convaincu. Je suis
„ pénétré de votre attachement, je
„ partage vos regrets; mais mon fils
„ est désormais votre Roi, & devant
„ vous je place ma couronne sur sa
„ tête ».

Le Prince Royal, après l'avoir *re*-*çûe*, la posa à mes pieds. J'annonçai à tous les membres qu'avant de me rendre parmi eux, j'avois nommé *James* Parkinson Chancelier du Royaume. J'en avois rempli les fonctions jusqu'à ce jour, il étoit tems qu'un

autre me suppléât. *Peter* Parkinson, frère du *Conservator*, eut la place qu'il quittoit. Je revins au Palais aussitôt après, en laissant toute l'assemblée dans une morne consternation.

CHAPITRE XCIX.

Sir George est forcé de ne pas abdiquer entierement, comme il en avoit le dessein. Il se retire dans l'Isle de Pullosin avec Rasilina, Jenni & quelqu'autres personnes, & rédige dans cette agréable retraite la suite de ses Mémoires.

1784.

MALGRÉ la ferme résolution que je montrai à l'Assemblée, & la prière de m'épargner des représentations, tous ceux qui la composoient se réunirent aussi-tôt que j'en fus sorti, pour rédiger les supplications qui devoient me ramener, suivant leurs desirs, à changer de sentiment. Les Membres s'ajournèrent au lendemain matin, & le Duc de Roster fut invité d'assister à cette séance. La lecture y fut faite

du Mémoire, par lequel on me demandoit, au nom de ma famille & de la Nation, de conserver le pouvoir suprême, au moins jusqu'à ce que le Prince Royal eût atteint sa vingtième année.

Quelque court que fût ce délai, qui n'étoit guères que de trois ans, je ne pouvois me résoudre à l'accorder, parce que mon abdication actuelle ne changeoit rien à l'état des choses. Si on m'eût fait entrevoir qu'il en pourroit résulter quelque inconvénient, pour le prévenir, je me serois rendu aux vœux de mes sujets; mais dans la situation heureuse où mon Royaume se trouvoit, en prolongeant mon règne, je n'aurois fait que supporter plus longtems le fardeau de la royauté dont le poids me fatiguoit. Quoique mon intention eût toujours été de mettre moi-même mon fils sur le trône; sans l'événement qui m'avoit réduit à vivre près de trois semaines au haut d'un

rocher dans l'Isle des cochons, je me serois peut-être moins hâté de mettre ce projet à exécution.

Le Duc de Roster, le veldt Maréchal Comte de Jarvis, l'Amiral *John* Aberdéen, & l'Archevêque de *Charles-Hire*, furent les quatre députés, choisis par le Corps représentant de l'État, pour m'apporter la prière & la délibération de l'Assemblée. Leur douleur & leurs regrets étoient exprimés en des termes si touchans, que je ne pus m'empêcher d'éprouver une vive émotion en faisant la lecture du Mémoire. Les députés qui s'en apperçurent, redoublèrent leurs instances, y joignirent leurs larmes, & parvinrent à me faire chanceler dans ma résolution. *J'écrivis au dos du cahier* :

» Les sentimens que vous me té» moignez, en me pénétrant d'une » juste reconnoissance, me font sentir » combien il est doux pour moi d'avoir » pu contribuer à votre bonheur ; mais

» plus j'apprécie votre attachement, » moins je me sens en état de conti» nuer à le mériter, en conservant la » Couronne, sans pouvoir remplir les » devoirs qu'elle m'impose. Cependant » puisque vous le desirez, & que vous » paroissez convaincu que cela pro» duira un grand bien à mon » Royaume, je consens à porter en» core pendant trois ans le titre de » Roi, dont mon fils, désigné mon » légitime successeur, exercera sous moi » les fonctions augustes. Je me retirerai » dans l'Isle de *Pullosin*, & chaque » année, à l'époque de l'Assemblée « Nationale, je viendrai passer deux » mois au milieu de vous. Si dans cet » intervalle, il survenoit quelque évé» nement qui exigeât que ce séjour » convenu de deux mois, fût prolon» gé, après avoir pris l'avis du corps » représentatif, je me conduirai sui» vant que les circonstances le com» manderont. Je vous prie à mon tour

» de ne plus combattre le deſſein que
» j'ai confié à votre prudence. Malgré
» moi, je vous accorde une partie de
» ce que vous me demandez, aux
» conditions que vous n'exigerez rien
» de plus ».

Ma réponſe portée à l'Aſſemblée, prouva aux Membres qu'il deviendroit inutile de réitérer leurs repréſentations, & ils arrêtèrent de me faire des remerciemens à ce ſujet. Je craignois qu'à force d'inſiſter, ils ne parvinſſent à changer le plan de retraite que j'avois formé, & je ne m'étois hâté de céder à un des articles principaux, que pour être plus en droit de refuſer le ſurplus.

Le Major-Général *Édouard* Jarvis, Miniſtre d'État, dont le département embraſſoit le commerce, l'Agriculture & les mines, ſe trouvant trop ſurchargé dans ces trois parties, je ſéparai l'exploitation des mines de ſon miniſtère, & j'en pourvus le Colonel

Félix Burnel, avec le titre d'Inſpecteur Général de toutes les mines du Royaume. Cet objet ſeul étoit aſſez embarraſſant par le ſoin qu'il exigeoit de ſurveiller continuellement les ſubalternes, prépoſés à la geſtion des fouilles, pour que celui qui en ſeroit chargé ne fût pas diſtrait par d'autres occupations.

Voici l'arrangement définitif que je fis avec ma famille : *Charlotte*, mère du Prince Royal, reſta à *Charles-Hire* avec ſon fils & tous mes autres enfans : *Fanni* & *Luci* furent demeurer à la Nouvelle-Écoſſe, dans ma maiſon d'Enchanting Dwéling : *Raſilina* & *Géorgine*, l'aînée de ſes filles, âgée de dix ans, le Duc & les Ducheſſes de Roſter, *Jenni* & Miſs *Amélia* ſon amie, Milord & Milady Bolvortw me ſuivirent à *Pulloſin*, avec le veldt Maréchal *Thomas* Cunnigam, que je ramenai à ſon Gouvernement.

Quoique les fortifications qu'on éle-

voit dans cette Isle, la missent en sûreté, sur-tout du côté de Rasilinette, & qu'il y eût toujours, ou une frégate, ou un Cutter en station devant la ville, je crus cependant nécessaire de former encore un régiment de deux bataillons de huit cens hommes chacun, dont le Lord Bolvortw fut nommé Colonel. L'État militaire de cette Isle n'avoit été jusqu'alors composé que du régiment de Cunnigam, de douze cens hommes, dont le jeune *Philips*, fils du Gouverneur, étoit Colonel, du quatrième régiment de mille hommes, & d'un corps de piqueurs de trois mille hommes: c'eût été suffisant sans l'augmentation du régiment de Bolvortw, s'il n'eût pas fallu fournir aux garnisons de *Roster* & *d'Aberdéen*, deux villes dont la population s'étoit très-accrûe.

Les plants de l'arbre dont les feuilles nourrissoient les vers à soie à l'Isle de Fer, ayant prospéré à *Charles-Hire*,

je les fis transporter à *Sarcosa*, où je comptois établir une manufacture d'étoffes de soie, afin de faire un dernier effort, pour donner un peu d'émulation aux habitans de cette Isle. A peine commençoient-ils à cultiver quelques champs, encore avoit-il fallu que des laboureurs vinssent exprès d'*Aprilis* pour leur donner l'exemple, & leur faire naître le goût de l'Agriculture. Ils ne savoient pas, ou pour mieux dire, ils feignoient de ne pas apprécier combien l'avantage qu'ils retireroient d'une bonne récolte, étoit supérieur aux petits bénéfices que leur rendoit l'exploitation des mines, qui, en flattant leur paresse par une jouissance prompte, les faisoit vivre dans un état misérable.

Les canneliers, les gérofliers & les muscadiers s'étoient aussi naturalisés à *Pullosin*, où je les avois fait porter pour ne pas embarrasser l'Isle d'*Aprilis* de trop de cultures différentes, &

pour, en même-tems, donner de la facilité aux négocians de ces Isles d'avoir des objets variés d'échanges, qui augmentassent le commerce que leur proximité favorisoit. Par ce moyen, *Aprilis* tireroit les épiceries de *Pullosin*, & les étoffes de soie de *Sarcosa*, & fourniroit à ces deux Isles du sucre, du café, de la bière & du vin. L'or en lingots, la mousseline, la toile de coton & les denrées de première nécessité, étoient de plus échangées d'une Isle à l'autre, suivant les demandes & les besoins des habitans.

Après m'être occupé pendant dix-huit ans de tout ce qui pouvoit ajouter au bonheur & à la tranquillité de mes sujets, après avoir eu cinq femmes, qui m'avoient donné dix-neuf garçons & sept filles, sans compter *George* & ses enfans, après avoir créé une marine & fait construire vingt vaisseaux, frégates ou cutters, il étoit

tems enfin de prendre du relâche, & de jouir du fruit de mes longs travaux.

Par les soins de Sir *Charles* Smith qui, vingt-six ans avant moi avoit commencé à policer *Aprilis*, j'avois trouvé l'ouvrage à moitié fait; mais si l'on se rappelle l'état des trois Isles à sa mort, & qu'on le compare à celui où elles sont, on pourra se faire une idée de la constance infatigable qu'il m'avoit fallu employer pour opérer les changemens qui se sont faits dans le courant de mon règne. Ce n'étoit que depuis quelques années, que je me trouvois réellement secondé par ceux que j'avois nommés Ministres d'Etat: avant eux & souvent depuis, tout m'avoit passé par les mains.

Jusqu'à l'air qu'on respire à *Pullosin* invite à la mollesse & au repos. La situation charmante de Rasilinette, les embellissemens qu'on a ajoutés à ceux que la Reine y avoit fait faire, la rivière qui coule au-devant de la ville,

la petite Isle qui est située au milieu, & qui la sépare en deux, la vûe éloignée de la mer sur la droite, dont rien ne borne l'horison, des plaines immenses sur la gauche, une verdure toujours fraîche & animée, la beauté séduisante & la gaieté enchanteresse de *Rastlina*, qui voit combler tous ses vœux, rendent pour moi *Pullosin* l'endroit le plus délicieux de la terre, & mon sort est digne d'envie.

La bonne & constante *Jenny*, l'aimable Miss *Amélia* Pacdonnad, Roster, Bolvortw & leurs jeunes épouses, me forment une société dont rien ne trouble la tranquille harmonie. Dans mes momens de loisir, j'ai achevé de mettre en écrit la suite de mes Mémoires, que je fais passer en Europe par la corvette le *Vultur*, afin que M****, mon ami, les rende publics, s'il le juge-à-propos. J'avois promis de faire connoître la situation réelle de mon Royaume, & d'apprendre mon nom &

le véritable lieu de ma naiſſance ; c'eſt malgré moi que je garde le ſilence ſur ces trois points. Un jour viendra où il me ſera peut-être poſſible de donner le mot de l'énigme que je laiſſe encore à deviner.

Fin des Mémoires & du ſixième Volume.

L'Editeur a ſupprimé toutes les Lettres qu'il comptoit placer à la ſuite de ces Mémoires, parce qu'elles ne contenoient rien qui put intereſſer le Lecteur. Dans le nombre il s'en trouve deux, qui ont quelques détails aſſez curieux, & dont on joint ici les extraits.

LETTRE

De M. Charles Corbſon ; envoyée de la Nouvelle-Bretagne, à ſon Excellence le Major Général Albert Cunnigam, Miniſtre d'Etat.

A l'Iſle de Fer, ce . . . . 1782.

LE départ du Capitaine . . . . ,

J'ai fait depuis mon arrivée d'inutiles efforts pour apprendre, ſuivant l'ordre de Sa Majeſté, l'idiôme de cette Iſle. Il ne m'a pas été poſſible encore de vaincre les difficultés de la conſtruction de leurs phraſes, & des différentes ſignifications des mêmes mots qui, ſurmontés d'un trait de plume plus

ou moins recourbé, les font varier à l'infini dans le premier ſens qu'on leur donne. Cette différence s'étend auſſi ſur la prononciation, qui doit être lente ou rapide, ſuivant l'idée qu'on attache à certains mots : par exemple, *loatchi*, veut dire, aimer beaucoup : *lo-at-chi*, aimer légèrement, n'être pas fort amoureux : en ajoutant un *k* à la fin du même mot, ſa ſignification eſt tout-à-fait oppoſée, car *lo-at-chik*, ſignifie mourir d'ennui.

Ce qui m'a aidé à connoître quelques points de la conſtitution de ce Royaume, a été la promptitude avec laquelle les lettrés qui ſont à la Cour, ſont parvenus à entendre la langue Aprilienne. Comme elle eſt plus facile que la leur, & qu'ils ont une plus grande aptitude que moi à apprendre, au bout de quatre mois, j'ai pû commencer à converſer avec les Miniſtres, ſans avoir pu alors prononcer plus de quinze à vingt mots de leur langue.

Cependant avec du tems & de l'application, je ne désespère pas de la parler, de même que les six Apriliens qui étudient plusieurs heures par jour, sans que nous soyons actuellement plus avancés les uns que les autres.

Voici ce que la connoissance de notre langue, a donné à mon interprête la facilité de me communiquer des usages de cette Isle. Les vieillards que M. Osbrow avoit pris pour des Pages de la Reine, sont une Compagnie de Lettrés, composée de deux cens personnes, appellées *Mi-tia-di-nams*. Ils sont tous très-âgés, parce qu'il faut presque la vie entière d'un homme, pour bien écrire la langue, & la parler purement. Ces Lettrés sont autant d'Académiciens ; dès que la mort d'un des membres, laisse une place vacante, ils s'assemblent pour lui nommer un successeur, qui est processionnellement promené par toute la ville. C'est de ce Corps que sont tirés les Ministres

d'Etat, les Généraux d'armée, les Gouverneurs des villes, les Juges, le Grand-Prêtre, & tous les gens en place.

Ils croient à un être suprême, & leur vénération pour la lune, n'est établie que parce qu'ils sont persuadés que le Créateur de toutes choses y fait sa résidence. Le soleil n'est à leurs yeux qu'une planète ordinaire, qui ne paroît plus grande que les autres, que par la proximité où elle se trouve de la terre. Plusieurs Lettrés ont acquis successivement des connoissances en astronomie, parce qu'il est d'usage que ceux qui meurent, laissent leurs observations & leurs calculs, entre les mains de ceux qui les remplacent. Possesseurs des travaux de leurs devanciers, ils s'occupent à rectifier leurs erreurs, & à fixer leur incertitude.

Ils divisent la route annuelle de la lune en douze parties, & leurs semaines en sept jours, qui portent les noms

des ſept planètes. Ils ont une connoiſſance confuſe des équinoxes & des ſolſtices. Dans la ville de *To-Ching-Peh*, où ſont toutes les manufactures d'étoffes de ſoie, j'ai vu un Obſervatoire qui renferme beaucoup d'aſtrolabes & de ſphères armillaires. Il eſt évident que leur ſcience en aſtronomie, & la pureté de leur morale, leur viennent des Chinois dont ils paroiſſent deſcendre. Si j'oſois haſarder une conjecture, j'aſſurerois que, dans les ſiècles paſſés, quelques jonques Chinoiſes, par des naufrages ſucceſſifs, auront été jetés tant ici que dans l'Iſle de *Ton-Chag*, dont *Ching-Tong* eſt le Roi. Ceux qui y auront abordé, auront policé ces deux grandes Iſles, & peut-être autrefois y a-t-il eu une liaiſon plus ſuivie qu'actuellement entre la Chine ou le Japon & ces deux petits Royaumes, qui n'en ſont pas très-éloignés.

Cette hypothèſe pourroit être appuyée

puyée ſur l'opinion qu'ils ont de l'Empereur de la Chine, qu'ils appellent le grand Roi ou le Roi du monde. D'ailleurs leurs langues & leurs vêtemens approchent beaucoup de ceux des Chinois. Leurs uſages diffèrent, à la vérité ; mais cette différence n'eſt peut-être dûe qu'à leur aſſociation avec les Inſulaires, qui habitoient ces Iſles avant leur arrivée. J'ignore l'étendûe du Royaume de *Ton-Chag* ; mais ſa population peut en faire connoître la grandeur, en la comparant avec celle de l'Iſle de Fer. On compte quatorze cens mille ames dans la première de ces Iſles, & environ cinq cens mille dans la ſeconde ; ſi aucuns de ces calculs ne ſont exagérés, l'Iſle de Fer ayant deux cens vingt milles de tour, celle de *Ton-Chag* doit en avoir ſix cens milles.

Leurs Prêtres ſoutiennent la doctrine de la métempſycoſe, &annoncent aux peuples, qu'après leur mort, ils vont

passer un siècle dans la lune, où ceux qui ont vécu en gens de bien, jouissent des plus pures délices, pendant que ceux qui se sont mal comportés de leur vivant, sont obligés de faire tourner la grande roue qui fait mouvoir le monde. Après le siècle écoulé, ils reviennent sur la terre, & renaissent pour être heureux dans cette vie nouvelle, s'ils ont été bons dans la première, ou pour être malheureux, s'ils ont été méchans autrefois. Un article assez singulier de leurs livres de morale, renferme un des passages du Coran, celui *de ne jamais disputer avec les ignorans*; & on passe pour tel à leurs yeux, dès qu'on a une façon de penser différente de la leur. Il faut croire ou se taire.

La ville Capitale, & celle de *To-Ching-Peh*, sont les deux principales, dont toutes les maisons sont octogônes. Dans le reste de l'Isle, il y a trois autres villes moins considérables, quoi-

que d'une aſſez grande étendûe, aux voiſinages deſquelles on cultive l'arbre qui leur tient lieu du mûrier. Sept Lettrés ſont nommés pour rendre la juſtice au nom du Roi, dans chacune des cinq villes, & leurs yeux ne ſont jamais ouverts pendant qu'ils ſiégent. Une pièce d'étoffe de ſoie à pluſieurs plis qui leur couvre la tête, les empêche de voir & de connoître celui ou celle dont ils prononcent la peine, ou à qui ils accordent gain de cauſe : cet uſage a lieu pour le civil & pour le criminel. Hommes & femmes y ſont châtiés de la même maniére que les enfans le ſont dans les collèges, & le Juge, après avoir prononcé, relève ſon voile épais, pour voir ſubir la correction qui ſuit immédiatement l'Arrêt.

Une jeune femme de dix-ſept ans, fort jolie, & nouvellement mariée à un *Tor-pinch*, grade qui équivaut dans le militaire, à celui de Sergent, avoit enlevé à un marchand deux

pièces d'étoffes, à qui elle ſoutenoit les avoir payées. Le plaignant trouva quatorze témoins, qui firent ſerment pour lui ſur la lune, & la jeune femme n'en put préſenter que neuf, qui affirmerent pour elle. Si elle eût fait part à ſon mari de ſon embarras, celui-ci eût infailliblement envoyé toute ſa compagnie faire aſſaut de ſermens; la loi de l'Iſle de Fer donnant le gain d'un procès à celui qui offre le plus de témoins. Un Général d'armée, peut, par ce moyen, tout faire impunément, il eſt difficile de lui trouver des torts.

Le Lettré qui avoit la complaiſance de m'enſeigner ſa langue en apprenant la mienne, m'engagea d'aſſiſter au jugement que ſes confrères devoient prononcer. Nous entrâmes dans le Palais de la Juſtice qui eſt d'une forme décagône, & dans la ſeconde ſalle, je vis le tribunal compoſé de trois Lettrés affublés d'une pièce d'étoffe, qui

leur couvroit la tête, & descendoit jusqu'à la ceinture. Ils étoient chacun debout sur une estrade, car c'est encore un usage chez eux, que les Juges ne peuvent s'asseoir, pendant toute la durée d'une séance, quelque longue qu'elle puisse être; mais elle ne l'est jamais, ou du moins c'est très-rare.

Mon interprête m'expliquoit tout ce qui se passoit. La jeune femme du *Tor-Pinch*, assura, jura, protesta, qu'en enlevant les étoffes, elle avoit satisfait le marchand; celui-ci affirma le contraire; &, après une explication assez longue entr'eux, la femme dans sa vivacité, laissa connoître aux Juges, que, si ce n'étoit pas en espèces qu'elle eût payé, c'étoit en équivalent, & que le marchand lui avoit fait des propositions même avant son mariage. Laissons à part cet incident, dit un des Juges, & venons au fait: où sont les preuves du payement? Elle montra ses neufs témoins, qui ne tinrent pas

contre les quatorze de la partie adverſe.

Comme la figure de l'accuſée m'intéreſſoit en ſa faveur, je demandai au *Mi-tia-di-nam* mon conducteur, s'il n'y avoit pas moyen de la tirer d'affaire. Oui, me répondit-il, ſi, prévenu du défaut de nombre dans ſon témoignage, vous euſſiez amené avec vous ſept à huit de vos gens. — Mais, n'eſt il plus tems ? —— Non, perſonne n'entre quand la cauſe eſt une fois appellée, & que les deux Parties ont comparu. —— Le grand talent d'un plaideur eſt, comme on voit dans ce pays, de connoître combien ſon adverſaire peut ſe procurer de témoins, & d'en avoir toujours un plus grand nombre à ſa diſpoſition.

La jeune femme fut condamnée à recevoir quarante coups d'étrivières. Quatre eſpèces d'huiſſiers, lui paſsèrent ſur la tête ſa courte robe de ſoie, & aux trois quarts nûe devant les témoins

pour ou contre, elle eut très-légèrement le fouet sur les genoux du premier Juge, à-peu-près comme on le donne à un enfant. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Les peines que la loi inflige aux coupables sont en général très-douces à l'Isle de Fer. Un meurtrier, s'il a des enfans, est obligé d'en donner un à la famille du mort, qui remplace le membre qu'elle a perdu. Comme ils sont très-attachés à leurs enfans, ce sacrifice leur coûte infiniment. Si le coupable est encore garçon, ou que sa femme ne l'ait pas rendu père, il est condamné à recevoir autant de coups de bâton que celui qu'il a tué avoit de mois; l'assassin d'un homme de quarante ans expire nécessairement sous les coups. Le fouet est la punition ordinaire de presque tous les délits.

La cérémonie de leurs mariages....

. . . .

Ils se servent pour écrire d'un papier de mauvaise qualité, fait avec de la bourre de soie ; il est inégal, grossier, & plutôt gris que blanc. Ce n'est, à ce que je crois, que par indifférence qu'ils ne cherchent pas à en perfectionner la fabrication, de même que celle de leurs étoffes de soie, dont ils pourroient aisément faire disparoître les défauts, & rendre le tissu moins lâche. Si votre Excellence veut m'en faire passer quelques pièces fabriquées en Europe, en les leur offrant pour modèle, j'espère obtenir des Ministres de proposer des prix, pour celles de leurs manufactures, dont les étoffes approcheront le plus de la pièce que je leur présenterai.

Je suis, &c.

LETTRE,

*Du R. François Morris, Archevêque de Charles-Hire à William Morris son frère, Curé à ****, en Angleterre.*

À l'Isle d'Aprilis, dans la Nouvelle-Bretagne.

Ce 20 Juillet 1784.

Les nouvelles que renferme votre lettre du mois de Mars de l'année dernière, & votre exposé de la situation actuelle de l'Europe, ont fait le plus grand plaisir au Roi, à qui j'en ai communiqué le détail. Il a porté le même jugement que vous, sur les affaires de notre Compagnie des Indes, &, en rendant justice aux talens & aux lumières de M. Pit, il croit que, par les sages mesures que saura pren-

dre ce jeune Miniſtre, la puiſſance Angloiſe en Aſie, pourra acquérir par la ſuite une plus grande conſiſtance......

. . . .

Un événement extraordinaire qui a étonné le public, vient d'avoir lieu dans ce Royaume. . . . .

J'étois dans le ſecret de cette abdication, & le Roi m'en avoit confié les raiſons. Il craignoit que, ſi la mort l'avoit ſurpris avant d'avoir placé ſon ſucceſſeur ſur le trône, ſes enfans qui ſont en grand nombre, ne ſe fuſſent diſputés la couronne entr'eux. En les accoutumant d'avance à obéir à leur aîné, & à le regarder comme leur Roi, ils ſeront moins tentés un jour de lui conteſter une autorité, dont une longue jouiſſance aura cimenté les droits. Cette vûe politique a rendu Sa Majeſté inébranlable dans ſa réſolution. La tranquillité à venir de ſa famille & de ſon Royaume a paru préférable, à ſes

yeux, à la conſervation du rang ſuprême, auquel il renonce pour en aſſurer la durée à ſon héritier.

Le Roi n'a objecté aux repréſentations de tous les Grands que l'état de ſes forces, qui ne lui permettoit plus de ſe livrer à des occupations qui ont, à ce qu'il prétend, dérangé ſa ſanté ; mais je puis vous aſſurer, qu'il ne s'eſt peut-être jamais auſſi bien porté. . . . .

. . . .

La corvette le *Vultur* qui part pour l'Angleterre, pourra, à ſon retour, ramener ici celui de vos fils que vous deſtinez à l'égliſe. Le Roi a donné des ordres au Capitaine de ce bâtiment, de lui accorder le paſſage que vous ſollicitez. Vous ne devez pas douter de l'empreſſement que je mettrai à procurer à mon neveu. . . . . . .

. . . .

Vous me demandez un état des forces de terre & de mer de la Nou-

velle-Bretagne; j'en joins ici le tableau pour ſatisfaire votre curioſité. Le Roi qui ſe retire dans l'Iſle de *Pulloſin*, ayant annoncé qu'il ne crééroit plus aucun Corps nouveau, la liſte des régimens que je vous envoie, ne ſouffrira plus ni augmentation, ni diminution, & vous pouvez la regarder comme authentique. D'ailleurs. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . .

En garnison dans l'Isle d'Aprilis.

Trois compagnies des gardes du palais à cheval, de 50 hommes chacune	150.	
Deux régimens des gardes à pied, de 900 hommes	1800.	
Le régiment de Roster de deux bataillons de 800. . . .	1600.	
Le 1er. régim. de 1000 homm. Le 2me. *id.* de 1000. Le 3me. *id.* de 1000.	3000.	13850.
Le régiment de Rasilina de .	1200.	
Le régiment de cavalerie de Royal-Écossois, douze compagnies de 50 hommes. .	600.	
Deux régimens d'artillerie de 750 hommes	1500.	
Un corps de piqueurs de 40 compagnies de cent hommes. .	4000.	

En garnison dans l'Isle de Pullosin.

Le régiment de Cunnigam de.	1200.	
Le 4me. régiment de . . .	1000.	
Celui de Bolvortw de deux bataillons de 800 hommes .	1600.	7550.
Un régiment d'artillerie de. .	750.	
Trente compagnies de piqueurs de 100 hommes	3000.	
		21400.

En garnison dans l'Isle de Sarcosa.

Le régiment de Corbson de deux bataillons de 900 hommes. .	1800.	
Le 5me. régiment de . . .	1000.	5800.
Trente compagnies de piqueurs de cent hommes.	3000.	
Total des troupes. . . .		27200.

A ces vingt-sept mille deux cens hommes toujours sur pied, il faut en joindre encore quinze mille de milices,

répartis dans les préfectures des trois îles, qui, deux fois l'an, se réunissent à leurs drapeaux, & sont occupés aux manœuvres & à l'exercice pendant huit jours à chacune de ces deux époques; ce qui, en cas de besoin, porteroit l'armée à quarante-deux mille hommes. Cette milice ne reçoit qu'une très-petite paie, qui lui est remise tous les six mois; & sans ôter des bras à l'agriculture, elle offre à l'Etat un surcroît de défenseurs prêts à marcher au premier appel.

Vous jugez bien, mon cher frere, qu'avec de telles forces, & la proximité de nos Isles, il seroit aisé, en quinze heures, de porter du secours à celle où l'ennemi auroit tenté une descente, dans la supposition que l'escadre qui auroit aussi-tôt mis en mer, n'auroit pas déjà battu les vaisseaux qui se seroient montrés dans nos parages.

Liste des Vaisseaux, Frégates & Cutters.

Le *Rick*, vaisseau Amiral de 74 canons. 750 matelots
Le *Wollap*, en construction, de 74 *idem.* . *idem.* *idem.*
L'*Aprilis*, ... de 50 *idem.* . 500 *idem.*
Le *Pullosin.* . . . . de 50 *idem.* . *idem.* *idem.*

Frégates.

La *Précieuse.* . . . . de 40 *idem.* . 400 *idem.*
La *Georgine.* . . . . de 36 *idem.* . 350 *idem.*
Le *Friendship* . . . . de 32 *idem.* . 300 *idem.*
Le *Wakéfield.* . . . de 26 *idem.* . 250. *idem.*
L'*Of Wales* . . . . de 26 *idem.* . *idem.* *idem.*

Corvettes.

Le *Vultur.* . . . . . de 18 *idem.* . 200 *idem.*
Le *King George*, en const. de 18 *idem.* . *idem.*
La *Galatée*, en construction de 16 *idem.* . *idem.* *idem.*

Cutters.

La *Betty.* . . . . . de 12 canons. 120 matelots.
L'*Amélia.* . . . . . de 12 *idem.* . *idem.*

La *Jenni.*
La *Diana.*
La *Peggy.*
La *Mary.*
} . . . . . de 10 *idem.* . 100 *idem.*

Flûtes.

Le *Commercial.* de 600 Tonneaux.
Le *Trueman.* de 700 *idem.*
Le *Hington.* . de *id.* *idem.*
Le *[illegible]arcosa.* . de 800 *idem.*

La frégate *le Brave John*, vaisseau de garde.

Je suis, &c.

TABLE GÉNÉRALE

Des Chapitres contenus dans les quatrième, cinquième & sixième Volumes.

Quatrième Volume.

CHAP. LXVI. *Arrivée de Sir George Wollap à Londres ; il s'acquitte des dernieres dispositions de Sir Charles Smith, & fait repartir le Reynolds pour l'Isle d'Aprilis.* page 3

CHAP. LXVII. *Sir Wollap se rend à Falkerk, sa reconnoissance avec Jenni qui le croit mort, arrangement qu'il prend pour assurer la fortune de la famille de George.* 17

CHAP. LXVIII. *Histoire d'Amilia Pacdonnald.* 32

CHAP. LXIX. *Voyage en Russie.* 81

CHAP. LXX. *Occupation de Sir George à Londres. Nouvelles qu'il reçoit de*

son Royaume. Crime de Pratimola, sa fuite. 92

CHAP. LXXI. *Sir George s'embarque pour retourner dans son Royaume, il fait la rencontre d'une division de l'armée navale des François; combat du Reynolds, blessure de Sir George, il relâche à Goa, sa maladie.* 124

CHAP. LXXII. *Histoire de George, fils de Jenni.* 137

CHAP. LXXIII. *Arrivée de Sir George Wollap à Aprilis, joie des habitans, état où il trouve son Royaume.* 186

CHAP. LXXIV. *Prison & mort du Cacique Patrimola.* 204

CHAP. LXXV. *Mariage du jeune George, mort de l'une des Reines; cause singuliere jugée à Charles-Hire.* 225

CHAP. LXXVI. *Voyage de Sir George dans toutes les parties de son Royaume.* 239

CHAP. LXXVII. *Continuation des travaux de Sir George, scandale inno-*

cemment donné à Charles-Hire par une danseuse. 261

Cinquième Volume.

CHAP. LXXVIII. *Retour de la frégate le Brave John; découverte d'une Isle abondante en fer; Mœurs, Coutumes & Religion des Habitans.* 3

CHAP. LXXIX. *Emploi de la cargaison de la frégate le brave John, mort du vieux Jarvis, son éloge.* 49

CHAP. LXXX. *Construction d'une nouvelle salle de spectacle, réflexion à ce sujet. Etat de la Marine de la Nouvelle-Bretagne. Danger de Rasilina.* 61

CHAP. LXXXI. *Arrivée du Capitaine Van-Elling, sur le vaisseau le Rosterdam, suivi du Blauve-Kepel. Histoire d'un Anglois.* 75

CHAP. LXXXII. *Nouveau Voyage à l'Isle de Fer. Changement dans la forme du Gouvernement. Inquietude*

du Roi sur l'altération de la santé du Lord Roster. 104

CHAP. LXXXIII. *Création d'un nouveau grade dans le Militaire, & de l'Ordre de Saint-George; réception des Chevaliers. Produit des récoltes de sucre & de café.* 122

CHAP. LXXXIV. *Retour des trois bâtimens partis pour l'Isle de Fer; danger qu'ils courent en route, perte d'une Corvette Espagnole.* 133

CHAP. LXXXV. *Mariage du Prince Royal avec la fille de Jenni. Fêtes données à cette occasion.* 148

CHAP. LXXXVI. *Départ des deux bâtimens Hollandois. Changement sensible dans le caractère de Rasilina. Revûe générale des troupes.* 161

CHAP. LXXXVII. *Histoire de Dom César & de Dom Sebastien Pachéco.* 171

CHAP. LXXXVIII. *Châtiment public de deux Anglo-Apriliens convaincus de malversation. La Corvette le Vultur,*

& la Flûte le Commercial, sont lancées à l'eau. 222

Sixième Volume.

CHAP. LXXXIX. *Départ de la Flûte le Commercial & de la frégate l'Of Wales, pour les Isles des Rochers & du Fer, chargées d'une mission particuliere. Mouvememens à Sarcosa; punition de quelques séditieux.* 3

CHAP. XC. *Sir George découvre par hasard la passion qui dévoroit le cœur de l'aimable Rasilina; il parvient à la faire rentrer dans elle-meme. Grossesse de cette Reine, celle de la Princesse Royale déclarée à Charles-Hire.* 18

CHAP. XCI. *Sir George, monté sur le Pullosin pour exercer son escadre, est séparé par un coup de vent. Détresse où il se trouve, malheurs qui lui arrivent.* 34

CHAP. XCII. *Sir George, après avoir beaucoup souffert, rejoint le Lieute-*

nant Akinſon. Une Eſcadre partie d'Aprilis pour venir le chercher, le ramène dans ſon Royaume. 53

CHAP. XCIII. *Arrivée à Aprilis d'un vaiſſeau d'Angleterre ; ſon départ pour aller chercher Jenni en Ecoſſe. Retour de la frégate l'Of Wales & du Commercial.* 73

CHAP. XCIV. *Naiſſance du fils du Prince Royal. Sir George ſe détermine à remettre la Couronne à l'aîné de ſes enfans. Procès en ſéparation plaidé à Charles-Hire.* 89

CHAP. XCV. *Combats aux piſtolets de deux Capitaines de Vaiſſeaux. Bénédiction ſolemnelle de l'Egliſe des Catholiques ; voyage à la Nouvelle-Ecoſſe.* 108

CHAP. XCVI. *Arrivée de Jenni & de Milord Bolvortw à Aprilis. Départ d'une eſcadre où des troupes ſont embarquées pour ſecourir la Souveraine de l'Iſle de Fer.* 125

CHAP. XCVII. *Départ du Capitaine*

Crestaw pour l'Angleterre. Retour de l'escadre partie pour l'Isle de Fer, récit de l'expédition. 149

CHAP. XCVIII. *Mariage de la Princesse Amélie, fille de Sir George. Assemblée générale de tous les Grands du Royaume, & des Députés des différentes Préfectures. Discours du Roi à cette occasion.* 167

CHAP. XCIX. *Sir George est forcé de ne pas abdiquer entierement, comme il en avoit le dessein. Il se retire dans l'Isle de Pullosin avec Rasilinta, Jenni & quelqu'autres personnes, & rédige dans cette agréable retraite la suite de ses Mémoires.* 200

Fin de la Table.